YANNICK LAFOREST

DU BON BORD!

ECTARO

Juillet 2015 :

Du bon bord

Auteur : Yannick Laforest,
chauffeur transport adapté chez Tarso Inc..

Éditeur : TARSO Inc.

Guy Sylvain, Directeur transport adapté

Dépôt légal—Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2015

Dépôt légal—Bibliothèque et Archives Canada, 2015

ISBN 978-2-9815320-0-8 (version imprimée)

ISBN 978-2-9815320-1-5 (version pdf)

Depuis plusieurs années, je cherchais un moyen de faire connaître ce métier qu'est celui de chauffeur d'autobus ou minibus pour personnes handicapées ou à mobilité réduite.

La valorisation et le travail de ce type de chauffeurs est particulier et méritent d'être bien connus. Avec les années, j'ai constaté que ce n'est pas tout le monde qui peut faire ce métier et vous comprendrez en faisant la lecture de ce récit.

Je suis honoré de vous présenter ce livre sur le travail d'un chauffeur d'autobus en transport adapté. Yannick Laforest, chauffeur chez TARSO depuis 2008, à ma demande, il a fait le récit de son histoire chez TARSO. Plus précisément, ce livre fait objet de son premier jour d'emploi, sa formation, son adaptation à cet univers particulier des personnes handicapées, la multitude d'émotions vécues au cours des dernières années comme la perte d'un usager ou l'amour ressenti de la clientèle.

Ce livre vise à informer les gestionnaires et l'ensemble des lecteurs, sur le travail d'un chauffeur en transport adapté, sur son vécu ainsi qu'à transmettre un message sur l'importance d'offrir de la formation aux chauffeurs.

Ce livre s'intitule « **Du bon bord** ». À la lecture du roman, le lecteur arrive à comprendre le stress du début de l'emploi, la difficulté rencontrée par le chauffeur afin que celui-ci se présente du bon bord de la rue ainsi que l'assurance que le chauffeur développe à travers le temps. Mais il en va bien au-delà, on y découvre tout l'amour véhiculé entre les usagers et le chauffeur. Un bel univers, une grande famille...

Guy Sylvain,
Directeur transport adapté et
collectif régional.

«**C'est-tu toé aujourd'hui?** (qui nous ramène à la maison)

Ah! Mon cœur est content!»

LA ROUTE

Je suis assis sur la banquette arrière, juste assez grand pour voir le paysage défiler par la fenêtre de la portière de l'auto. Un virage à gauche, une lumière rouge, une vraie, celle à laquelle il faut s'immobiliser complètement parce qu'il y en a aussi des jaunes et des vertes aux quatre coins du carrefour. Pas comme celle qui clignote, la toute petite, à l'intersection du rang 3 et de la route principale, dans la campagne agricole où je vis. On s'y arrête puis on repart. Ici, il faut attendre.

Un virage à droite, plusieurs kilomètres de route et des bateaux qui avancent lentement sur la rivière brisant le calme plat de l'eau. En arrière-plan, quelques gratte-ciel et un mât immense qui s'incline, figé comme s'il se retenait de tomber. Un peu plus loin, nous traversons un pont tunnel, étrange. Il fait sombre. La lumière du jour à nouveau. Nous sortons de ce passage souterrain qui relie ces deux territoires séparés par un fleuve. Des routes qui montent et descendent à gauche et à droite, conduisent à d'autres qui vont dans tous les sens.

Je n'y comprends rien. Nous sommes tellement loin de chez-moi. Comment il fait mon papa pour connaître tous ces chemins? De chaque côté de l'autoroute de grands réservoirs. On dirait les silos à « blé d'Inde » de chez Pépère, mais en beaucoup plus gros.

— C'est pour le pétrole, me dit mon père.

Ah, le pétrole. C'est comme le diesel qu'on met dans le tracteur?

Encore, des kilomètres de route puis des champs à nouveau, comme à la maison, à l'exception que ce qui y pousse est différent. Toutes ces choses qui sont différentes de la maison. Mes yeux s'ouvrent grand. Dans ma tête s'enregistre un tas de nouvelles données. Plus je découvre la route qui défile, plus les frontières de ce que je connais se repoussent.

Des heures et des heures de route. Ma sœur m'a frappé la main parce que j'avais franchi la ligne du milieu de la banquette. « Ça c'est ma moitié, ça c'est ta moitié! » Il ne faut jamais franchir la ligne. Je lui ai tiré les cheveux pour me venger. Ça lui apprendra. Maman s'est choquée. Papa s'est arrêté. Plus personne n'a parlé.

J'essaie de compter les arbres qui défilent à toute allure pour me changer les idées. J'abandonne. C'était un peu bête comme jeu. Il y en a vraiment beaucoup trop. Ici, les arbres sont comme à la maison, sauf qu'ils tapissent partout les montagnes que la route sinueuse escalade et dévale depuis plus d'une heure déjà. Chez nous, c'est plat. J'ai les oreilles bloquées.

Je regarde le paysage autour et je me sens comme dans le tunnel qu'on appelle aussi pont. Les immenses conifères remplacent le béton et forment les murs d'un passage secret qui débouchera sur je ne sais trop quel monde. Toutes ces découvertes viennent à bout de mon nouvel esprit aventurier. Épuisé, je me mets à mon aise pour une sieste en prenant bien soin de ne pas franchir la ligne.

À mon réveil, mon oncle nous accueille et nous présente son voisin avec qui il conversait avant notre arrivée. Mes oreilles se dressent, de la bouche de cet homme sortent des mots « élastiques » soufflés par un accent coloré: «hééé quiii faiiisaiit siiimple». Je suis amusé par les «là là» qu'il ajoute un peu partout à ces expressions que j'entends pour la première fois. Peut-être finalement qu'il s'agissait bien d'un passage secret au milieu de la forêt. Pendant que je dormais, nous avons dû basculer dans une autre dimension.

Je retrouve enfin mon cousin chevauchant son BMX neuf qui arrive à toute vitesse. Il s'empresse de me reconduire jusqu'à la remise pour en sortir sa vieille bicyclette. Il me commande de le suivre, il connaît une place «super cool» pour faire des «jumps». C'est la première fois que ma famille et moi faisons le grand voyage pour leur rendre visite. Je me dépêche de le suivre, j'ai encore beaucoup à explorer dans ce nouveau monde.

J'ai grandi fasciné par tous ces chemins qui mènent ailleurs qu'à Rome, aux abords desquels chaque kilomètre de vie est différent du kilomètre précédent. J'ai repoussé les frontières de mon univers en foulant des sols où la vie que je découvrais était bien différente de celle que je vivais à la maison. J'ai parcouru des milliers de kilomètres sans jamais me perdre, mais sans pour autant vraiment savoir où je me retrouvais. Je découvrais des mondes que je savais exister, mais que je ne connaissais pas. Plus le périple était long et la destination éloignée, plus j'avais l'impression d'accomplir un exploit.

Puis, au fil des aventures, j'ai amorcé le voyage sédentaire de la

paternité qui sera sans aucun doute la plus grande épopée de toute mon existence. Au travers de celle-ci, je me suis retrouvé au milieu de la plus inattendue des expéditions. Un voyage dans un monde dont je savais exister, mais ignorais tout de la vie qui l'animait. J'en ai fait la découverte, un peu par hasard, à quelques kilomètres seulement de chez moi. Seul le fleuve de mon ignorance séparait nos deux territoires.

DU BON BORD

Ça a commencé comme ça, sans trop savoir. Je me suis retrouvé assis dans son bureau après avoir répondu à l'annonce sur internet : «Cherche chauffeur d'autobus adaptés, permis classe 4b, expérience un atout.» Je n'avais ni l'un ni l'autre. Je me suis organisé.

J'étais devant cet homme imposant, un peu intimidé et nerveux d'être en entrevue. Il m'a posé deux ou trois questions sur mes expériences passées afin de s'assurer que j'étais à l'aise sur la route. J'ai été tenté de lui dire que j'avais cette vision plutôt artistique du bitume, où les chemins sont une grande salle de théâtre et les véhicules qui vont et viennent dans tous les sens sont comme autant d'acteurs qui font partie d'une grande chorégraphie magistralement orchestrée. J'aurais pu également ajouter que je ne suis pas simplement à l'aise sur la route, je communie avec elle. Elle est pour moi une seconde nature.

Je me suis retenu, incertain de son affinité avec les démonstrations métaphoriques, pensant que c'était peut-être un peu risqué pour une première rencontre. Je me suis contenté de lui dire que dans les champs, j'avais appris à conduire avant même d'apprendre à marcher. L'image était tout aussi efficace. Il a souri et s'est mis à me parler de ce métier pour lequel il disait avoir un immense respect. «C'est un métier méconnu, une vocation!» qu'il a répété à plusieurs reprises enflammé alors que l'entrevue semblait devenir secondaire.

Il m'a expliqué qu'il n'y avait pas d'école pour les chauffeurs d'autobus en transport adapté, qu'on devait «apprendre sur le tas» et «y aller au feeling». Je l'ai écouté me parler avec passion de ce métier pour lequel il n'avait que des éloges. À croire que c'était lui qui était venu poser sa candidature. «Lundi matin 6h30, au stationnement pour ta première journée de formation» qu'il m'a dit pour conclure sa présentation.

C'est donc si simple devenir chauffeur d'autobus adaptés? Après tout, tout le monde peut conduire et tout le monde est capable de pousser un fauteuil roulant, non? Le reste n'est que modalités techniques, j'imagine? À moins que ce ne soit une question de «feeling»? Chose certaine : c'est là que l'aventure a débuté.

Lundi matin 6h30, quand j'arrive au stationnement, Serge, mon formateur est déjà sur les lieux et m'ouvre grande la porte de l'autobus. Je monte les trois marches et prends place à bord comme si j'étais un passager. Sans m'en rendre compte, je venais de basculer dans une autre dimension. J'allais repousser les limites connues de mon univers bien au-delà de ce que j'aurais pu imaginer.

À première vue, rien de compliqué, inspecter visuellement le véhicule, remplir le carnet de suivi, prendre connaissance de l'horaire, des adresses, planifier son itinéraire puis partir. Nous pousserons des fauteuils un peu plus tard. En bon élève, je me suis préparé une carte routière du secteur, que je connais déjà relativement bien.

Il met le véhicule en marche pendant que je note l'adresse et

regarde la carte pour me faire ma propre idée du chemin. Je relève la tête et… Et je suis déjà perdu. En deux coins de rues, mes plans étaient déjà ruinés. Personnellement je n'aurais pas emprunté cette route, mais bon, ce n'est pas moi qui conduis. Jusqu'à preuve du contraire, il en sait plus que moi, il en sait depuis 25 ans alors… Il savait ce qu'il faisait puisque l'heure à laquelle nous arrivons est la bonne, ainsi que l'adresse.

— Lui c'est Jocelyn, que me dit le chauffeur d'expérience.

— Salut Jocelyn, moi, c'est Yannick.

— Salut.

Il m'observe, son paysage quotidien est différent ce matin. Le mien l'est tout autant, je l'observe aussi. Ses yeux bleus qui louchent légèrement, sa voix un peu grinçante et ses manies, tout est paradoxalement bien ordonné. S'asseoir dans l'autobus est comme une sorte de rituel. Dans ses gestes, dans son langage corporel, on sent qu'ici il est chez lui, dans sa routine, dans son monde, dans son univers. Dans quelques jours, je serai au volant de cet autobus, responsable de ce véhicule et de tous ceux qui monteront à bord. Cependant, en ce moment, je suis l'étranger.

Alors que je ramène mon attention sur la route, nous sommes déjà loin. Je suis encore perdu. À cet instant, l'handicapé, cette personne à mobilité réduite, c'est moi.

À l'arrêt suivant, Roger va s'asseoir un peu plus loin à l'arrière. Jusqu'à présent, je n'ai rien à manipuler, les fauteuils seront pour plus tard. Je me contente donc d'observer, «d'apprendre sur le tas».

Roger, il est plus âgé. Sans doute pourrait-il être grand-père si la vie lui avait réservé un sort différent. Assis sagement comme ça à l'arrière, il a tout simplement l'air d'un vieux monsieur qui prend l'autobus. Personne ne pourrait suspecter, à le regarder, une défaillance dans sa génétique qui le rend si particulier.

Nous sommes maintenant presqu'à mi-chemin. Toujours absorbé par mes réflexions, mon attention oscille sans cesse de la carte routière à ces nouveaux visages que je découvre. Par la fenêtre à ma droite, mon regard confus sur ce paysage que je ne reconnais pas.

— Je pensais que tu aurais tourné à l'intersection précédente pour aller au prochain client, que je lui dis afin de participer un peu à mes propres débuts et ne pas être qu'un simple figurant démuni.

— Oui, mais pour arriver du bon bord, il faut faire le tour par l'autre rue.

Le bon bord. Ça veut dire que, sauf en cas d'exception, nous ne devons jamais entrer dans les cours privées et que les usagers ne doivent jamais traverser la rue pour venir prendre place à bord de l'autobus. *Le bon bord*, c'est la règle, qui jusqu'à ce jour, défie n'importe lequel des logiciels prétendument derniers cris, supposés tracer l'itinéraire le plus efficace entre le point A et le point B. *Le bon bord*, c'est le malcommode qui vient semer la bisbille entre le chauffeur et le bureau de répartition. *Le bon bord*, c'est ce qui fait que lorsque je baisse la tête pour regarder la carte routière, je suis perdu quand je la relève.

Mais *le bon bord,* c'est inévitable, il faut le mettre de son bord.

Donc, après quelques détours, nous arrivons à l'adresse prévue, du «bon bord». L'usager peut donc monter en toute sécurité de son entrée directement au véhicule.

Sans dire un mot, Francis prend place et ouvre la fenêtre au-dessus de son siège. Comme pour Jocelyn, Roger et les autres avant lui, je remarque dans ses gestes une sorte de rituel qui le lie à cet autobus. L'espace lui semble si familier que je me sens étranger, à part, différent. Alors qu'à l'extérieur de ce véhicule, «dans le vrai monde» c'est possiblement ainsi qu'ils sont perçus, lui et ses amis.

Tranquillement, j'ai l'impression, de commencer à saisir en quoi cet autobus est adapté alors que je n'ai encore poussé aucun fauteuil roulant. Les ancrages au sol, la plate-forme élévatrice et les banquettes escamotables ne sont en réalité que la partie visible de cette adaptation. L'autobus est plein à craquer. J'ai cet étrange sentiment d'être le seul handicapé à bord. Comme si je n'arrivais pas à définir qu'elle était réellement ma place.

Au bout d'une heure, nous arrivons au centre commercial, notre première destination, où quelques-uns d'entre eux viennent travailler. C'est l'un des plateaux (lieu de travail) desservis par le centre de réadaptation qui travaille à l'intégration sociale des personnes intellectuellement handicapées. Ceux qui sont rendus à destination font donc la file pour sortir de l'autobus.

— Ostie de calisse de tabarnac, farme ta f'nêtre crisse on gèle...»

Il étire le bras vers l'arrière pour tenter de fermer la fenêtre de son voisin. Il n'arrive pas à la rejoindre ce qui exacerbe sa colère.

— Non mais vas-tu farmer ta f'nêtre, ça pas de crisse de bon sens, on gèle!

Nous sommes au mois de mai, l'air du matin est en effet plutôt frais.

Une voix lourde et autoritaire, mais calme, se lève.

— Roger, ça va faire.

Le message est sans équivoque, mais tout de même empreint d'indulgence. Roger, ce grand-père sans enfant, repend sa place et, les yeux fixant le vide, continue de murmurer quelques blasphèmes pour lui-même. Son arrêt est le prochain.

Certaines choses ne se négocient pas.

— Francis, peux-tu fermer ta fenêtre?

Francis ferme sa fenêtre. Pourquoi l'air frais du printemps a t-il soudainement ennuyé Roger alors que la fenêtre était ouverte depuis un bon moment déjà? Nous ne le saurons jamais.

Nous reprenons la route. Je vois Serge qui jette un œil dans ce miroir au-dessus de sa tête. Même lorsque ses yeux fixent la route, il semble savoir tout ce qui se passe derrière lui. Les usagers qui sont toujours à bord, quant à eux, ne semblent pas avoir été dérangés par cette altercation. Ils attendent leurs destinations calmes et paisibles, réconfortés par l'assurance que leur chauffeur dégage. Ils le respectent et savent qu'ils

peuvent compter sur lui.

À l'arrêt suivant, Roger descend de l'autobus, sa colère maîtrisée. Francis le suit sain et sauf.

Nous prenons quelques minutes de pause avant d'entamer le second circuit que j'appréhende. Des fauteuils à manipuler, à monter, à fixer et ces gens lourdement handicapés à rencontrer. En attendant, je tente de me familiariser davantage avec la carte routière que j'ai apportée, mais surtout avec ce concept qui en change toute sa compréhension : *Le bon bord*!

Entre le point de départ et la destination finale, *les bons bords* sont nombreux et parfois même sournois. Surtout dans ces nouveaux quartiers où les urbanistes d'aujourd'hui ont décidé qu'il était révolu ce temps où les villes se développaient en quadrilatères. Pour trouver *le bon bord*, on peut sillonner un secteur longtemps. C'est quand même sans difficulté que nous nous rendons chez la cliente suivante. Facile, je n'ai qu'à suivre le guide. Pour l'instant.

Nous arrivons à l'adresse de la première usagère à prendre place dans ce segment. Sa maman sort pour ouvrir la barrière de l'ascenseur. Une jolie femme, belle et élégante dont on aurait dit que l'air timide permettait de relever un certain raffinement, une douceur et une tendresse absolue. Derrière elle, arrive cet homme baraqué tout aussi élégant poussant un fauteuil dans lequel siège cette jeune fille. Ses mains délicates posées sur la tablette de son fauteuil se crispent sous l'effet de spasmes incontrôlables. Les traits de son visage sont pour certains exagérés, pour d'autres plutôt discrets, ce qui met en

évidence son handicap autant physique qu'intellectuel.

J'imagine la scène dans un parc. Tous ces passants qui ne peuvent s'empêcher de jeter un regard à la fois curieux et gêné chuchotant entre eux pour partager leur stupéfaction. Je suis interloqué, je ne sais que dire. Dois-je la saluer? Est-ce comme de parler seul ou y a-t-il quelqu'un quelque part au loin dans cette enveloppe corporelle pour saisir le message?

Je me risque timidement:

— Bonjour.

Évidemment je n'ai aucune réponse, sauf celle de ses parents. Sur le court trottoir qui sépare sa maison de l'autobus, j'ai l'impression de pénétrer dans un passage secret qui relie deux repères clandestins en apparence identiques à tout ce qui se trouve autour, mais dont les murs cachent une vie sans commune mesure avec le reste.

Je dois rapidement composer avec le trouble que provoque cette première rencontre car la leçon commence : bien installer le fauteuil sur la plate-forme élévatrice pour que l'usager soit dos à l'autobus. Appliquer les freins du fauteuil. Activer l'ascension en gardant une main sur le fauteuil. Pénétrer dans l'autobus par la grande porte à l'avant et récupérer le fauteuil et son passager en prenant soin de désengager les freins...

La suite consiste en quelques manœuvres d'ancrage et de planification, qui, à ce point, je n'écoute plus, saoulé par trop d'informations que j'ingurgite d'un seul trait et aussi parce que je n'arrive pas à détacher mon regard de l'usagère. Je m'assois étourdi, fasciné par cette jeune fille toute délicate qui salive et

postillonne en émettant des sons incompréhensibles. Tente-t-elle de dire quelque chose? Qu'expriment ses cris stridents et caverneux? De la joie? De la douleur? De l'inquiétude?

Je l'observe, confus. Si, si la magie qui a oublié de s'opérer s'était manifestée, il y a bien longtemps, elle serait aujourd'hui une splendide jeune femme dont les garçons seraient sans doute amoureux fous. On le voit dans ses traits, je reconnais ceux de sa maman, douceur et délicatesse. Mais le destin, si une telle chose existe, en a décidé autrement…

— …Tu vois, ça fait que là on arrive *du bon bord*.

— Euh? Ah. Ok. Je vois.

Encore une fois, ce fameux *bon bord* me tire de mon songe et je n'ai aucune idée où nous sommes rendus. Je dois reporter mes réflexions à plus tard.

Lui, c'est Guy, il est tout rond. Le corps rond, le visage rond, tout petit mais costaud. De grosses mains solides, des mains de fermiers. Il aurait travaillé de ses mains, c'est sûr. Quand il aurait levé le doigt et le ton à la fois, on l'aurait écouté. Mais pour lui, c'est la même chose, encore une fois, la magie et le destin…

Il entre dans l'autobus, la langue sortie entre ses lèvres en gémissant comme s'il avait le petit doigt coincé entre la portière de l'auto et le cadre. Il est pressé de prendre place, SA place. J'hésite encore à lui dire bonjour, je l'écoute gémir et remarque la salive qui suinte entre ses lèvres et coule sur son pantalon. Instinctivement, je grimace et affiche un malaise apparent devant le peu de contrôle que démontre l'usager à retenir ses sécrétions.

— Va falloir que tu t'habitues.

Je suis gêné de m'être fait surprendre en flagrant délit. Tout de même, Guy m'intrigue, quelque chose d'attachant émane de lui.

— Lui, faut que tu fasses attention parce qu'il peut agripper le monde et quand il s'accroche, il s'accroche solide. C'est pour ça qu'on l'assoie tout seul.

Se tenir loin donc, car c'est moi qui risque de se retrouver à gémir si jamais mon petit doigt se retrouve dans ses pinces.

Les uns après les autres, le scénario est le même. Je vois, dans leurs traits exagérés ou effacés, la vie qu'ils auraient pu avoir si la magie et le destin n'avaient pas trébuché. Je ressens comme un sentiment d'impuissance, un inconfort et une maladresse dans mes agissements avec eux. Pourtant, ceux d'entre eux dont la conscience permet une interaction plus franche m'accueillent avec joie. Ils semblent heureux d'avoir chez-eux un nouvel invité et me regarde comme si je débarquais d'une autre planète. Je les écoute gémir, couiner, crier, incapable de décoder la moindre expression.

Nous reprenons la route vers le centre de réadaptation et je me sens une fois de plus comme un étranger. J'ai l'impression que c'est moi que nous allons reconduire au prochain arrêt.

Visiblement, les ancrages au plancher du véhicule et tous les autres accessoires ne sont que la pointe de l'iceberg en matière d'adaptation. Cet autobus est réellement un monde en soi.

Vendredi après-midi, ma première semaine s'est déroulée ain-

si, dans la cacophonie de tous ces sons étranges et dans les rituels bien singuliers de chacun des usagers. Les visages se sont répétés et de nouveaux sont apparus chaque jour. Pour ceux qui sont devenus familiers, chaque fois, c'est comme de grandes retrouvailles.

— Tu vas rester là, tu ne vas pas t'en aller hein? qu'elle me dit en fixant le plafond et en balançant sa tête de gauche à droite.

Je suis à la fois touché et surpris par cette question. J'y comprends qu'on m'apprécie et qu'après quelques jours déjà, on m'a accepté. J'y dénote toutefois une certaine inquiétude.

Serge, mon mentor attitré de la semaine, m'explique que parfois les chauffeurs viennent puis repartent aussi vite sans même terminer la première semaine de formation. Comme les liens se créent rapidement, chaque départ est en quelque sorte une rupture. Je rassure Gabrielle, fier que mon intégration se passe plutôt bien. Je suis chaque jour un peu moins étranger. J'ai bien l'intention de rester.

— De toute façon t'as tout c'qui faut, ajoute Serge en retenant son souffle, comme si faire un compliment, c'était risquer sa vie.

— Ah oui? C'est quoi tout c'qui faut?

— Ben toute là…

La question est plus complexe qu'il n'y paraît…

CHRISTINE

— Huuunnnnnn! Huuunnnnnn! On aurait dit Chubaka.?

— Guy non! Guy! Lâche Christine. Guy... On aurait dit moi paniqué.

— Huuunnnnn! Hunnnnnnn!

La journée commence à peine et j'ai déjà 10 minutes de retard. Je me souvenais que Guy devait s'asseoir seul, mais j'avais oublié de quel côté de la rue se trouvait sa maison. Je me suis donc présenté du mauvais bord. Guy attendait dehors avec son père. Quand il m'a vu passer devant chez lui sans m'arrêter, le pauvre s'est mis à gesticuler en tous sens fixant son père du regard, espérant une explication. Je venais de bousiller sa routine du matin. Une fois à bord et bien attaché, je le sentais un peu nerveux. À l'arrêt suivant, c'est Christine qui a écopé.

Guy avait saisi Christine par le manteau et l'avait tirée vers lui. Peu impressionnée par la manœuvre, elle, elle a tout simplement tenté de mettre le poing de Guy, refermé sur son vêtement, dans sa bouche. Christine a ce réflexe de tout mettre dans sa bouche, comme si la reconnaissance de son environnement passait par sa langue.

Mais ce matin, Guy use de sa force pour la faire valser et elle savoure le moment à grand coup de langue. C'est un matin frais de printemps, mais j'ai chaud. Les minutes s'égrainent.

— Christine?... non Guy! Arrête, tu vas lui faire mal. Aaaahhhh! Christine, mets pas ses doigts dans ta bouche.

Après quelques acrobaties, j'arrive à faire lâcher sa prise à Guy et raccompagne Christine deux banquettes plus loin. Il fait chaud, trop chaud. Le prochain client en est un nouveau, pour moi. Lors de ma formation, il n'était pas à l'horaire et je n'ai aucune idée d'où se trouve sa rue et encore moins comment trouver *le bon bord*.

— Ça va bien aller, qu'ils me disaient vendredi soir ces «vieux chauffeurs».

— Appelle-nous si tu as un problème, on est là pour t'aider.

J'avais apprécié ce geste de solidarité, cet accueil chaleureux au sein de cette petite équipe. Tout au long de ma formation, chacun avait généreusement partagé son expérience, désireux que je m'intègre rapidement, fier de transmettre leur savoir-faire. Mais le téléphone, par orgueil, je m'étais lancé le défi de m'en servir qu'en cas d'extrême urgence.

J'en étais justement à me demander que serait une extrême urgence lorsque, en levant les yeux vers le miroir au-dessus de ma tête, j'aperçois Guy le bras par-dessus la banquette tenant Suzanne, derrière lui, par l'encolure de son imper. Elle, elle tente désespérément de le repousser la main au visage, un doigt dans l'œil et l'autre dans le nez. Décidément…

— Suzanne! Non, tu vas lui crever un œil. Guy…

— Hunnnnn! Hunnnnn!

— Honnnnn! Honnnnn!

Je n'ai pas trop compris ce qu'ils insinuaient, mais ni l'un ni l'autre ne semblait ravi de la situation. Pendant ce temps,

Christine émettait des sons étranges de plus en plus forts comme si elle tentait d'attirer l'attention. Patrick, lui dans son fauteuil, se balançait d'avant en arrière en regardant le plafond de l'autobus comme si une force maléfique venait s'emparer de lui.

J'ai dû me résigner et constater «l'extrême» urgence de la situation. Ce nouveau client, sur cette nouvelle rue qui n'apparaissait pas sur ma vieille carte routière et toute cette agitation dans l'autobus me forçaient à mettre de côté mon orgueil.

— Salut Mel, là je capote un peu, je suis déjà en retard de dix minutes et j'ai aucune idée d'où se trouve la rue Benoît.

— Pas de trouble…

Pas de trouble? Pas de trouble pour elle, peut-être forte de ses 15 ans derrière le volant, mais le trouble, moi, aujourd'hui je le respire à pleins poumons. Tout l'air que je respire en ce moment n'est que trouble.

— À gauche au pont, deuxième stop à droite, à la borne fontaine tu tournes à gauche après c'est la troisième rue à droite, première maison sur le coin.

-T'as pas des noms de rues qui viennent avec ça?

-Me souviens pas par cœur, mais rappelle-moi si y a quoi que ce soit.

Me souviens pas par cœur, comme s'il suffisait de brancher le radar et de suivre le témoin lumineux sur l'écran. De toute évidence, ma première journée se déroule vraiment mieux pour elle que pour moi.

Deux appels plus tard, je trouve enfin la première maison sur le coin. Je suis déjà quinze minutes en retard que je lui dis avant de raccrocher.

-Fais-toi-s-en pas avec ça, c'est normal, conclut-elle pour tenter de me rassurer, comme si le circuit était fait pour être en retard. «Personne s'attend à ce que tu fasses ça dans un temps record à ta première journée, l'important c'est que tu arrives à destination. Ils vont te prendre quand tu vas arriver, c'est tout. Ta priorité c'est que les usagers soient en sécurité». Au point où j'en suis, je n'ai d'autre choix que de lui faire confiance.

Après avoir démystifié les secrets de la rue Benoît, je me console en me disant que la «marchandise» arrive saine et sauve. Je n'arrive cependant pas à me satisfaire de cette conclusion. Elle manque atrocement de chaleur...

LA RUE PERRAS

Heureusement, plus les jours avancent, moins je cherche. Moins ne signifiant pas pour autant «ne pas». Faire pendant un certain temps le même circuit m'a permis de développer une certaine routine, particulièrement en ce qui concerne la prise en charge et l'ancrage des fauteuils roulants. Après quelques retards consécutifs, j'ai réalisé que maîtriser cet aspect du travail était essentiel pour récupérer les minutes nécessaires afin d'être à l'heure et apporter un peu de chaleur à ce métier. C'est d'autant plus vrai lorsque dans un seul circuit, quatre ou cinq fauteuils se retrouvent à l'horaire. Pour ajouter au degré de difficulté, aucun n'a la même configuration, donc chacun a son petit secret pour se laisser ancrer sans complication.

Fier de ma progression, j'ai même rangé ma carte routière du territoire, la laissant tout de même à portée de main en cas «d'urgence». Je connais de mieux en mieux les usagers et arrive avec plus de facilité à reconnaître les besoins particuliers de chacun. Ce dernier détail m'apporte un grand soulagement puisqu'il me libère de cette inquiétude de négliger les passagers au détriment des labyrinthes routiers. Après plusieurs jours à faire le même circuit, je termine cette semaine avec confiance. J'anticipe enfin un week-end exempt de tous maux de tête dus par ce temps supplémentaire mental que peut causer l'angoisse d'un lundi matin qui arriverait encore trop rapidement.

— Lundi, tu fais la gang de la rue Perras, me lance la répartitrice avec un sourire narquois alors que je faisais une pause au bureau avant de terminer mon dernier bloc de la semaine.

— Cool, que je réplique suspicieux sans trop d'enthousiasme, «je commence à le connaître par cœur ce circuit» .

— Ouen, sauf que tu ne fais pas celui-là, tu fais l'autre circuit.

Elle affiche un air amusé sachant très bien ce que cela implique.

La rue Perras, c'est là où se trouve le centre de réadaptation pour les personnes intellectuellement et physiquement lourdement handicapées. Dans la «gang» de la rue Perras, il y a deux circuits. Le premier, celui que je fais depuis une dizaine de jours, est plutôt linéaire. Il commence avec le premier embarquement et se termine par un seul débarquement final. L'après-midi, le circuit se fait inversement, rien de sorcier une fois que la routine est bien intégrée. L'autre circuit, c'est l'autre circuit. Celui qui fait faire des cauchemars à tout nouveau chauffeur.

Lundi donc, je remplace sur l'autre circuit et ce circuit qui est tout sauf linéaire, promet un après-midi d'indigestion. Les nombreux arrêts sont répartis entre des plateaux où les usagers lourdement handicapés prennent place à bord en groupe et les lieux de travail d'autres passagers qui se trouvent ça et là sur le circuit. La route s'enfonce dans ces quartiers résidentiels dignes des méandres de l'enfer, alors qu'à l'intérieur même de l'autobus la disposition des places doit être soigneusement planifiée afin qu'usagers marcheurs et roulants peu mobiles ne se bloquent pas l'accès à la sortie dans ce jeu de va et vient. Finalement, pour ajouter au plaisir, le tout se déroule, bien sûr, à

l'intérieur d'une plage horaire réglée au quart de tour. Bref, j'ai envie de pleurer.

— Cool, que je réponds encore une fois avec encore moins de conviction que la première fois.

Je prends mon horaire sans trop d'enthousiasme et quitte, sans dire un mot, terminer ma journée. Avant de franchir la porte, j'ai l'impression de sentir le regard de la répartitrice se poser sur mes épaules comme si le ciel me tombait sur la tête. J'ai l'étrange sentiment qu'intérieurement, même si c'est affectueusement, elle rigole à s'en taper sur les cuisses. J'appartiens désormais à une nouvelle famille, «le plaisir de l'un, c'est de voir l'autre se casser le cou» n'est-ce pas?

À la fin de mon quart de travail, je retourne chez moi avec la profonde certitude que ma fin de semaine est ruinée. Deux jours à faire du temps supplémentaire, à revoir, encore et encore, mentalement le circuit que j'aurai à faire lundi après-midi. C'est ainsi, quand une idée m'habite, elle ne me quitte plus jusqu'à ce que je l'aie exorcisée. Pour ce faire, je devrai attendre jusqu'à lundi alors que je me lancerai dans la gueule du loup aux dents bien acérées.

Lundi midi, je termine d'engloutir mon dîner, tout en étudiant l'horaire et le circuit de cet après-midi. Ce matin, je n'ai pas eu le temps de m'en soucier, trop occupé que j'étais avec le déjeuner de Geneviève qui s'est retrouvé digéré, à moitié, sur la tablette de son fauteuil avant de dégouliner sur le plancher de l'autobus. Comme je me trouvais sur l'autoroute, je n'ai pas pu m'arrêter sur le champ. Le reflux gastrique de la pauvre a donc

eu tout le temps nécessaire de s'infiltrer dans les fentes de son fauteuil avant de rejoindre le sol et de couler dans les stries du plancher jusqu'aux marches à l'avant.

— Le docteur vient de lui prescrire un nouveau médicament, des fois, ça se peut que ça lui donne des nausées, que m'avait dit sa maman à l'embarquement.

Et bien je confirme, son nouveau médicament lui donne plus que des nausées!

Depuis mon embauche, rien n'a changé. J'ai toujours une sensibilité plutôt aiguisée en ce qui concerne les odeurs et un dédain assorti pour les sécrétions corporelles que certains usagers laissent parfois s'échapper. Je devrai m'y faire, mais il reste encore beaucoup de chemin à parcourir avant que l'adaptation ne soit complète.

Je reviens donc à mon plan en convulsant sur les dernières images du papier imbibé de vomissure que je dépose dans la poubelle. Les places disponibles sont : derrière le chauffeur une banquette pour deux et trois fauteuils roulants et du côté embarquement (passager), trois banquettes pour six places et deux fauteuils. Je dessine alors le plan dans ma tête, toutes les places seront utilisées à un moment durant le circuit.

14h05 Embarquement numéro 1 : l'école. Annie et Julie doivent s'asseoir ensemble car elles sont les deux premières à descendre, la banquette ainsi libérée restera libre pour un embarquement ultérieur. Julie doit s'asseoir près de la fenêtre et Annie près de l'allée. Détail important puisqu'elles sont toutes deux de taille forte et ne se déplacent pas aisément. La place

étant restreinte entre les banquettes, inverser les positions voudrait dire qu'Annie devrait enjamber Julie pour sortir. Acrobatie à laquelle je n'ai pas le désir d'assister aujourd'hui.

14h15 Embarquement numéro 2 : La rue Perras. On commence par les usagers en fauteuils roulants. Premier à embarquer, Manuel, qui descendra dernier en même temps que Christopher, qui habite à la même adresse, mais qui embarque à l'arrêt suivant. Ensuite Michel, deuxième à prendre place, derrière Manuel, mais troisième à descendre, avant Christopher quatrième et Sophie première, tous deux à l'arrêt suivant. Puis Geneviève, dernière à s'installer à cet arrêt mais sera déposée deuxième, parmi les fauteuils, donc après Sophie, mais avant Christopher. Toujours à cet arrêt, pouvant se mouvoir par leurs propres moyens, Marie-Josée près de la fenêtre du côté des trois banquettes, puisque celle derrière le chauffeur est déjà occupée. Alain et Reda sur la banquette la plus éloignée, puisqu'ils se déplacent plus aisément que les autres, Alain près de la fenêtre et Reda de l'allée. L'ordre établi correspond bien sûr à une certaine logique de débarquement.

14h30 Embarquement numéro 3 : CHSLD. Les fauteuils sont toujours les premiers à être pris en charge, donc Christopher derrière la troisième banquette qui descendra dernier, avec Manuel de l'arrêt précédent. On le place là pour ne pas qu'il bloque la sortie à Michel et Geneviève qui descendront avant lui, mais après Sophie. Finalement Sophie, près de la porte à l'arrière, premier fauteuil à descendre. Maintenant ceux qu'on appelle les «ambulants», Julien près de l'allée en compagnie de Marie-Josée et Fanny près de la fenêtre avec Morad du côté de l'allée.

Embarquement 4 et 5 : Henry et Denise qui prendront place dans l'ordre une fois qu'Annie et Julie auront quitté, laissant la banquette disponible.

Embarquement 6 : Albert, prévu à 15h45, si tout se passe comme prévu, juste avant d'aller déposer Manuel et Christopher.

Essoufflé et étourdi juste d'y penser, je revois en détail mon plan que je note sur une feuille et tente de mémoriser avant que l'après-midi ne se mette en branle. Je suis fin prêt, ne reste qu'à terminer calmement, si cela est possible, ma pause dîner et me présenter à l'école pour 14h05 précise, après avoir déposé madame Langevin à la clinique à 13h30. J'aurai amplement le temps de me rendre.

14h05 précise, je suis à l'école pour Annie et Julie et prends soin qu'elles s'assoient dans l'ordre Julie et Annie sur la banquette avant derrière la place du chauffeur.

— On commençait à se demander ce qui se passait, d'habitude Mélanie arrive à deux heures moins cinq, me lance l'intervenante sans vraiment en être préoccupée.

La première chose qui me vient en tête est une sorte de litanie, qui bien que je ne sois pas un fidèle pratiquant, serait un blasphème à tout Seigneur. Mais, heureusement, ce qui en sort c'est :

— Ah, moi j'ai deux heures et cinq à l'horaire.

Les dix minutes, bien sûr, Mélanie «joue» ses dix minutes. Cette marge de manœuvre qui est donnée au chauffeur et qui,

lorsqu'il se présente dans un décalage n'excédant ou ne devançant pas plus de dix minutes l'heure prévue, n'est considéré ni en avance ni en retard. Mélanie «joue» ses dix minutes.

14h14 précise : j'arrive à la rue Perras, évidemment, je pourrais m'imaginer que j'ai réussi à gagner une minute sauf que :

— On commençait à se demander ce qui se passait, d'habitude Mélanie arrive...

— À deux heures et cinq! Ouen! Je sais bien, sauf que là ce n'est pas Mélanie.

J'ai dû être un brin incisif car l'éducatrice semble quelque peu vexée par ma réponse et se retourne sans mot dire pour aller chercher les usagers et débuter l'embarquement. Les gens du centre connaissent bien la routine puisque les clients arrivent dans l'ordre : Manuel, Michel et Geneviève, détail qui me permet de respirer un peu.

Cela ne m'empêche pas, cependant, d'éprouver quelques difficultés techniques avec le fauteuil de Geneviève que j'ancre pour la première fois et dont la configuration fait penser à un modèle réduit. Quelques manœuvres de contorsion sont nécessaires pour aller rejoindre les œillets d'ancrage sous son fauteuil. Quand je termine avec elle, quelques-uns ont déjà pris place sur les banquettes, heureusement. Avant de partir, je regarde mon plan. Rien ne semble à sa place. Je tourne ma feuille, voilà qui est mieux. Néanmoins, quelque chose cloche mais je n'arrive pas à mettre le doigt dessus. Ce doit être le stress qui me brouille l'esprit, je n'arrive plus à réfléchir. J'ai déjà pris plus de temps que prévu pour l'ancrage des fauteuils,

je ne peux pas me permettre de gaspiller une minute de plus, j'aviserai plus tard. Je me mets donc en route vers le CHSLD.

14h35, précisément cinq minutes plus tard que prévu à l'horaire…

— On commençait à se demander…

Découragé, à la limite de l'exaspération je réponds,

— Je sais, je sais, Mélanie est là à deux heures et vingt d'habitude…

— Non deux heures et quart, mais ce n'est pas grave qu'elle me répond compréhensive.

Deux heures et quart? «Que je prends le temps de me questionner». Quinze minutes sont calculées entre ces deux derniers arrêts, j'en ai pris vingt et habituellement, elle n'en prend que dix. Je me demande alors si je remets ma démission sur le champ ou si je prends la peine de terminer la journée.

—Qui tu veux en premier? qu'elle me demande alors que je suis encore absorbé par ma réflexion.

J'ai le cerveau qui surchauffe, j'ai le choix entre deux fauteuils et j'ai le sentiment d'être devant un casse-tête de tempête de neige de mille pièces.

— Heuu, Sophie, non s'cuse, Christopher.

Un pas dans la bonne direction, il ne me reste que 999 morceaux au puzzle.

J'installe Christopher sans trop de difficulté, ce qui me laisse un peu perplexe. Pourtant tout est en règle, les ancrages, la

ceinture sous-abdominale et les roues de son fauteuil électrique sont bien alignées vers l'avant afin qu'il ne vacille pas lors des déplacements. Tout est en règle, mais je n'arrive pas à me défaire de ce sentiment de doute, cette petite voix qui me répète sans cesse que quelque chose ne va pas. Peut-être tentait-elle de me prévenir que quelque chose à venir n'irait pas. Car ce fut le cas. Sophie avec son énorme «Cadillac» entre à peine dans le dernier espace coincé entre Christopher et la structure métallique de la plate-forme élévatrice. Les anneaux d'ancrage de son fauteuil sont camouflés sous une pile de sacs (en fait deux, sa boîte à dîner et son sac à dos, mais emprisonnés dans cet espace restreint dans le coin arrière de l'autobus on jurerait une pile.) et j'ai peine à les rejoindre avec les crochets des enrouleurs. J'ai soudain un vague sentiment de déjà vu, comme à ma première journée seul sur la route: j'ai vraiment beaucoup trop chaud pour le temps qu'il fait à l'extérieur.

Je parviens tout de même à terminer l'embarquement après avoir réussi à dénicher un espace sécuritaire pour ranger la marchette de Jules. Décidément, chaque détail compte et je réalise d'autant plus qu'une routine qui n'est pas maîtrisée fait avancer la grande aiguille de l'horloge à une vitesse folle. Je réussis néanmoins à reprendre la route.

Je dépose Julie et Annie sans difficulté. J'arrive chez Sophie et m'adonne à la même gymnastique qu'à l'embarquement mais en sens inverse, même espace restreint, même pile de sacs. Son père vient l'accueillir.

— As-tu eu des problèmes?

Il me pose la question faussement ennuyé par mon retard avec un air malin

— D'habitude Mélanie...

Je le coupe, sur le point de disjoncter, me ressaisis toutefois et décide de prendre tout ceci comme une sorte d'initiation. Un mauvais moment à passer qui me fera entrer dans la confrérie.

—Vous savez, que je laisse tomber en reprenant mon souffle, que je retenais depuis environ une demi-heure déjà, «si c'était juste de moi, Mélanie ne prendrait jamais de congé les après-midis, mais là pour l'instant, vous comme moi, faut vivre avec».

J'ai presque l'air détendu et prends le temps de partager un rictus complice avec l'homme. Rapidement cependant, un cri démoniaque et un claquement de main retentit dans mes oreilles et j'entends Manuel ordonner de sa voix de sorcière :

— Enweye, c'est pas le temps de niaiser!

Je ne sais pas s'il s'adressait réellement à moi, mais l'effet est indéniable. Je me ressaisis et inspire profondément pour me fouetter comme si je savais que pour les trente prochaines minutes ce serait le seul souffle auquel j'aurais droit.

— Fais-toi s'en pas avec ça, finit par me dire le père de Sophie toujours avec ce même sourire de conquérant. «T'es pas le premier chauffeur qu'on voit passer qui a le goût de s'arracher les cheveux. Le métier va finir par rentrer».

Je reprends la route presque rassuré et les quelques arrêts suivants se déroulent sans réelle complication. Arrivé chez Mi-

chel, j'entame ma routine habituelle. Je détache ma ceinture, ouvre la porte électrique à ma droite, me lève de mon banc et me dirige vers l'arrière pour procéder au débarquement du fauteuil et de son propriétaire. C'est là et exactement là que j'entends la petite voix du CHSLD.

— Te l'avais dit, te l'avais dit, TE L'AVAIS DIT! qu'elle insiste comme vexée que je ne l'aie pas écouté plus tôt.

Dans ma tête, toujours, la suite de la litanie qui me mettra sans doute à dos tous les Saints de la terre.

Évidemment que quelque chose clochait lors de l'embarquement au CHSLD et ce n'était pas la grosseur du fauteuil de Sophie, ni sa pile de sacs. C'était Geneviève et Christopher, de qui j'ai inversé les places. Christopher, dernier à descendre, que je devais installer derrière la troisième banquette du côté embarquement bloque maintenant l'accès à la sortie de Michel. Comme il a sans doute l'habitude de le faire, le père de Michel ouvre la porte arrière et déploie lui-même la plate-forme pendant que je détache Christopher pour le déplacer vers la troisième banquette, où se trouvait Geneviève, que j'ai déjà reconduite chez elle et qui aurait laissé la place libre derrière Michel si j'avais bien suivi mon plan.

— As-tu eu des problèmes?

Il a l'air un peu plus sérieux que le père de Sophie. Je n'arrive à décoder si l'expression sur son visage exprime un certain mécontentement ou s'il est seulement d'un naturel austère.

— Je vous laisse deviner, que je réponds exaspéré, tout en sueur.

La procédure terminée, je réintègre le véhicule par la grande

porte avant que j'ai pris soin d'ouvrir quelques minutes (de trop il va sans dire) auparavant. Juste avant de reprendre ma place de chauffeur, j'entends à nouveau cette même petite voix qui me met en garde. Elle prend bien soin de rester évasive pour que je n'arrive pas à bien saisir le message. Le téléphone sonne.

— Salut!

Je reconnais rapidement la répartitrice et bien que je ne la vois pas, elle, je sens clairement dans sa voix ce même petit sourire malicieux qu'elle arborait vendredi dernier en m'apprenant que je ferais «L'autre circuit».

— Salut!

«Je lui réponds méfiant».

— T'aurais pas oublié quelque chose?

— Te l'avais dit! Te l'avais dit! TE L'AVAIS DIT!!! Cette fois la petite voix n'est pas vexée, mais se fout carrément de ma gueule et je réalise pourquoi en me retournant vers l'arrière de l'autobus. J'ai trop de bancs libres! J'ai trop de bancs libres, ce qui veut dire que...

— Merde! Henry et Denise! J'ai oublié Henry et Denise.

Il doit faire à peine vingt degrés Celsius à l'extérieur, par contre, là où je me trouve en ce moment avec le facteur humidex, on en ressent au moins cent cinquante-deux.

— Ils viennent de nous appeler, es-tu ben loin de là?

— Euuhh, je sais pas trop, il me semble que tout est trop loin aujourd'hui, en plus j'ai déjà vingt-cinq minutes de retard se-

lon l'horaire et probablement quarante-cinq selon la routine de Mélanie.

— C'est bon, on va envoyer un taxi. Fais-toi s'en pas avec ça, continue là où t'es rendu.

— Je suis vraiment désolé.

— Relaxe!

«Elle semble amusée».

— C'est le métier qui rentre.

Décidément, je vais finir par croire que c'est un complot.

Je n'aurais pas cru l'idée envisageable mais la journée a finalement une fin, avec près de quarante minutes de retard. Devant l'évidence, je me suis résigné à me consoler, encore une fois, en me disant que tout le monde était arrivé sain et sauf. En arrêtant au bureau chercher mon horaire, j'ai été accueilli par trois sourires caustiques dont les commissures s'étiraient jusqu'aux oreilles.

— Pis grosse journée? que le patron renchérit pour tourner le fer dans la plaie jusqu'à ce que je saigne à m'en vider le corps.

— Je pense que je ne suis pas fait pour la job.

Je suis plutôt désespéré.

— Voyons donc, t'as été super bon, qu'il continue, y'en a qui ont fait ben pire…

Mince réconfort que je me dis en m'affalant sur une chaise près du bureau de la répartitrice.

— Tiens!

«Elle me tend mon horaire pour le lendemain».

— Demain, même heure, même poste…

Décidément…

ANTOINE

J'étais assis, à bout de force et de ressources, dans le bureau du patron à constater que la formation de ce métier m'avait bien préparé à être un chauffeur, mais pas à être un Chauffeur, avec un «C» majuscule. La route, les ancrages, les ceintures, cette partie visible je la connaissais, on m'avait bien enseigné. Mais cette différence apparente marquée par les handicaps qui se déclinent en autant de besoins subtils et spécifiques, je ne savais pas. Je ne savais pas comment m'en occuper, je ne savais pas comment reconnaître chacune de ces nuances. Ce travail ne consistait pas uniquement à «chauffer», je devais aussi intervenir auprès de ces gens, de ces êtres humains. Je ne devais pas seulement être chauffeur, mais aussi intervenant. On m'avait bien formé, il y avait cependant beaucoup plus à apprendre.

Je lui partageais mon étonnement du fait que la formation des chauffeurs se concentrait surtout sur l'aspect technique du travail alors que les différents types de handicaps et déficiences n'étaient pas abordés. Bien sûr, il y avait un partage d'informations venant des chauffeurs plus expérimentés sur les différentes habitudes de certains usagers, mais rien de plus spécifique.

— Tu sais, le métier de chauffeur d'autobus adaptés est un métier encore bien mésestimé. Si tu veux mon avis, c'est une vocation, mais rien encore n'existe pour bien l'encadrer.

Depuis le jour de mon entrevue, j'ai toujours senti de sa part un immense respect pour ceux qui pratiquaient ce métier.

Peu importe la raison qui amenait chacun ici, peu importe son bagage antérieur, celui qui gagnait sa confiance après la semaine de formation gagnait aussi son admiration.

— Moi, le transport adapté, c'est mon dada, assis ici dans mon bureau, je contribue à ma façon, mais ta job, ce que vous faites les chauffeurs sur la route avec les usagers, je ne le ferais pas.

C'était vendredi en fin de journée, quand je suis passé au bureau porter ma paperasse. Il était encore là. Je venais de terminer ma première semaine du camp de jour adapté à la mi-juillet. J'avais déjà un gros deux mois d'expérience.

Avant qu'elle ne parte pour ses vacances la semaine précédente, Mélanie m'avait prodigué quelques conseils pour faciliter mon travail avec les enfants du camp.

— Tu vas voir, ils sont super fins, tu vas aimer ce circuit-là, qu'elle m'avait dit. «C'est sûr que ça tire un peu de jus, mais ce n'est pas si pire»...

J'en étais presque rassuré. J'avais tout de même bien fait mes devoirs, j'avais pris en note l'itinéraire pour m'assurer le bon bord et bien mémorisé de toujours faire asseoir Antoine dans le premier banc à l'avant. «Il s'assoit toujours là, c'est plus facile de garder un œil sur lui.»

Garder un œil sur lui?

— Tu vas voir, il est super attachant.

Super fin et super attachant.

Super! Que je me suis dit.

— Fred, gênes-toi pas pour le ramener à l'ordre parce qu'il peut prendre pas mal de place.

J'avais pris en note ses recommandations. J'étais plutôt confiant. En deux mois, je m'étais plutôt bien adapté et j'avais intégré les différentes notions, au travers de quelques embûches, plutôt aisément. J'étais de plus en plus à l'aise avec la clientèle, bref, il n'y avait pas de raison de s'inquiéter. Il ne s'agissait que d'enfants après tout.

Lundi matin, premier embarquement : Antoine. Je me présente pile à l'heure et je fais comme on me l'avait expliqué, i.e. je me lève pour l'accueillir et le diriger vers son banc, le premier à l'avant. J'attends dans l'autobus debout près de la porte et sa mère l'accompagne jusqu'au véhicule. De sa porte à l'autobus, il marche en se regardant les pieds et en fredonnant des mélodies de dessins animés qu'il regardait, je présume, en attendant que j'arrive. Alors qu'il approche de la première marche, il lève la tête pour bien voir où mettre les pieds et m'aperçoit par le fait même. Il fige, plus rien ne bouge, plus aucun son ne sort de sa bouche.

— Allez Anto! lui dit sa mère. Il était habitué avec l'autre chauffeuse, je pense qu'il est juste un peu surpris.

C'est là qu'un détail me revient.

«Tu vas voir, Antoine, c'est un petit garçon autiste de huit ans, ce n'est pas toujours facile avec lui mais il est super attachant».

C'est comme si mon cerveau avait tout focalisé son attention sur super attachant et avait occulté le bout de phrase qui parlait d'autisme. Super…

— Salut Antoine, moi c'est Yannick, sois pas gêné, viens t'asseoir. Je vais remplacer Mélanie pour une partie de l'été.

— Bon vas-y Antoine, arrête de niaiser et va t'asseoir, que sa mère lui ordonne le plus normalement du monde.

Il se décide enfin à gravir les trois marches qui lui font face et se dirige directement vers l'arrière et prend place sur le banc le plus éloigné. Je révise mentalement mes notes et je tombe sur : «Antoine s'assoit dans le premier banc à l'avant, tu peux garder un œil sur lui et c'est plus simple comme ça». En ce moment, il est dans le premier banc, mais à partir de l'arrière. Je l'invite donc à venir s'asseoir à sa place habituelle, mais il s'entête à rester là où il est. Sa mère se joint à moi pour le convaincre, mais alors que le temps file, j'en conclus qu'il ne sert à rien de s'acharner. J'aide donc Antoine à s'attacher bien assis dans le premier banc, à l'arrière.

— Bye mon amour, que sa maman accompagne d'un bisou soufflé.

Aucune réponse de la part de ce petit garçon tout à fait attachant.

— Ben coudonc!

«Elle semble surprise par son mutisme».

— Faites-vous en pas, tout va bien aller, que je lui dis pour la rassurer et surtout pour tenter de m'en convaincre.

La journée commence à peine et ma confiance est déjà ébranlée.

Je mets l'autobus en marche et c'est là que j'entends :

— Maman! Maman! Attends bisou maman! Bisou maman! Maman!

Voilà, il revient à la vie que je me dis. Je ne connais ni Antoine ni ses habitudes et j'en connais bien peu sur l'autisme. J'ai bien appris cependant que certains usagers sont facilement perturbés si leur routine est modifiée. Je ne prends donc aucun risque et fais marche arrière jusqu'à sa maison. Sa mère revient vers l'autobus.

— Je pense que finalement, il veut son bisou pour la journée, que j'explique à la maman.

Bisou, bisou, tout le monde est heureux. On boucle la ceinture puis repart à l'aventure. Une quinzaine d'enfants en tout sur l'itinéraire. Les quatre ou cinq enfants suivant Antoine semblaient moins troublés par ce changement de chauffeur. Je sais que Mélanie avait pris la peine de les prévenir. Jusqu'ici, à l'exception d'Antoine, ils semblaient s'être bien ajustés, chacun se dirigeait sans complication à une place dans l'autobus qui, on aurait dit, leur était déjà réservée. Le premier banc en avant restant toujours vide. Après tout, Antoine paraissait heureux assis sur son nouveau siège. Le trajet se déroulait sans embûche.

— BONJOUR MONSIEUR LE CHAUFFEUR, MOI C'EST FRED, BONJOUR MONSIEUR LE CHAUFFEUR.

On aurait dit le tonnerre, c'était à se demander si nous n'allions pas être foudroyés.

— AH! Fred pas besoin de gueuler, on n'est pas sourd!

«C'est Ariane avec sa petite voix criarde».

— OH, OH! ANTOINE PAS À LA BONNE PLACE, qu'il dit sur un ton presque de réprimande en prenant bien soin d'ignorer les recommandations d'Ariane. «ANTOINE PAS À LA BONNE PLACE».

Il prend place dans le premier banc, à l'avant.

— ANTOINE PAS À LA BONNE PLACE.

— C'est correct Fred, tout est sous contrôle...

... Ou presque. De l'extérieur, tout semble en contrôle. Mais «sembler» en contrôle, de l'intérieur n'a rien de rassurant. J'ai ce frisson dans le dos qui contraste avec cette chaleur soudaine aux aisselles qui me font comprendre que je ne suis pas maître à bord. Nous sommes à mi-trajet, et la destination finale me semble encore bien loin, trop loin.

— EN AVANT MONSIEUR LE CHAUFFEUR, ON PEUT Y ALLER.

J'ai maintenant un copilote, je trouve l'idée presque sympathique.

— Non! C'est Antoine, c'est Antoine, c'est Antoine, noooooonnn, c'est AN-TOI-NE.

La voix raisonne tout autant que celle de Fred mais le son qui perce l'oreille est beaucoup plus aigu et strident. Je lève la tête et je vois Antoine, ce frêle gamin de tout juste vingt-cinq kilos hurlant et tentant de déloger de sa place Fred, un colosse ado de quinze ans qui doit faire le triple de son poids.

La scène a quelque chose de cocasse et touchante, mais ma capacité à m'attendrir en ce moment est inversement proportionnelle à ma maîtrise de la situation. Je range l'autobus sur le bord de la rue et tente de reconduire le petit à son nouveau premier banc, à l'arrière. J'y vais bien sûr tout d'abord avec douceur, je tente de m'en faire un allier souhaitant que la tactique l'incite à coopérer.

— Non!, c'est Antoine.

Il m'ignore complètement. Il n'a qu'une seule idée c'est de déloger celui qui vient de le déposséder de son territoire. Antoine est persuadé que cette place lui revient de droit. J'élève un peu la voix et opte pour l'approche autorité paternelle du père qui ordonne à son enfant de s'arrêter alors qu'il allait traverser la rue sans les précautions d'usage, donc pour son bien. Rien, aucune réponse, au point qu'il semble totalement indifférent à ma présence. Je tente de l'inciter physiquement à se diriger vers l'arrière mais il s'agrippe à l'appui-bras du banc et si j'insiste davantage je le blesserai. Je lâche ma prise, m'assois sur le banc tout juste à côté, désemparé la tête entre les deux mains, je regarde l'heure sur la console de l'autobus et me rends à l'évidence que cette première journée sera inévitablement un échec.

Ce petit garçon est autiste, j'ai une idée plutôt générale de ce qu'est l'autisme. Mais comment communique-t-on avec un enfant atteint de ce trouble du développement? Je n'en ai aucune idée. Je prie donc Fred de se déplacer vers le banc près du mur pour laisser la place près de l'allée à Antoine.

— OUI MONSIEUR LE CHAUFFEUR. ANTOINE FAUT S'ATTACHER.

Je suis soulagé de la collaboration du colosse. Antoine, quant à lui, paraît heureux de retrouver sa place.

— EN AVANT MONSIEUR LE CHAUFFEUR.

En avant.

— À GAUCHE MONSIEUR LE CHAUFFEUR.

De toute évidence, mon nouveau copilote connaît bien les rudiments du métier. En effet, cette gauche nous emmène chez la prochaine usagère.

— Yo man! Salut! Cool un nouveau chauffeur!

Je suis rassuré de savoir que le changement n'est pas aussi difficile pour chacun.

— FERME LA PORTE MONSIEUR LE CHAUFFEUR. EN AVANT MONSIEUR LE CHAUFFEUR.

— T'es ben fin de m'aider Fred, mais pourrais-tu, s'il te plait baisser un peu le volume. Merci.

— À DROITE MONSIEUR LE CHAUFFEUR.

Il ignore complètement ma consigne. J'inspire profondément et reprends la route sans dire un mot. Les quelques arrêts suivants se font dans un calme relatif entre les discussions sur Star Académie et Mix Mania ou les concours de rots et les imitations d'animaux de la ferme. Le niveau de décibels frôle mon seuil de tolérance, mais Antoine est toujours assis et Fred, mon copilote, est en pause. Un baume pour mon système ner-

veux qui commençait à être sur-stimulé.

— À GAUCHE MONSIEUR LE CHAUFFEUR, À GAUCHE MONSIEUR LE CHAUFFEUR. NON PAS PAR LÀ MONSIEUR LE CHAUFFEUR, À GAUCHE MONSIEUR LE CHAUFFEUR.

Là c'en est trop, exaspéré, j'ordonne à Fred de bien vouloir me laisser faire mon travail, qu'il est bien gentil de vouloir m'aider mais que je suis déjà en retard et comme je n'ai pas l'habitude de ce circuit, j'ai besoin de me concentrer pour ne pas faire d'erreurs en me rendant chez Cassandra si... si je ne veux pas arriver... du mauvais bord.

— À GAUCHE MONSIEUR LE CHAUFFEUR. C'ÉTAIT À GAUCHE MONSIEUR LE CHAUFFEUR.

Intérieurement je fulmine, tout mon corps est en ébullition. À l'intérieur du véhicule, dans cet univers bien particulier, en ce moment c'est le Big Bang, la collision des particules, l'union des éléments. Le chauffeur en devenir que je suis est en plein processus de création. Les explosions successives en façonneront son image. Pour l'instant cependant, je suis en retard et de surcroît, du mauvais bord.

Depuis mon embauche, j'ai le sentiment que je ne fais que courir après le temps. Comme si la trotteuse se moquait de moi en écourtant les minutes. Arriver à l'heure, c'est une forme d'accomplissement, la confirmation en quelque sorte que le chauffeur a bien fait son travail. Du moins c'est l'idée que je m'en fais. Chaque fois que je termine un circuit avec du retard, j'ai l'impression de commettre un sacrilège.

Je m'arrête un moment et cherche sur ma carte routière l'itiné-

raire à emprunter pour arriver du bon bord. J'ai mis mon orgueil de côté, je sais déjà que je serai en retard pour le début de la journée du camp, aussi bien s'organiser pour ne pas aggraver la situation.

— EN ROUTE MONSIEUR LE CHAUFFEUR.

Décidément, je n'aurai aucun répit. En route.

— Antoine, faut tu restes assis.

Je reconnais la voix criarde et ce ton de maîtresse d'école qui avait ordonné à Fred plutôt de parler moins fort.

— Yannick, Antoine s'est encore détaché.

Je jette un coup d'œil dans le miroir et je vois cette molécule instable debout dans l'allée qui me fait de plus en plus croire à ma théorie de la création de l'univers... du chauffeur d'autobus adaptés. Je n'ai pas encore repris le bon bord que je dois de nouveau m'arrêter. J'inspire profondément et ferme les yeux une seconde ou deux. Démuni, je me sens démuni. Je n'ai ni les connaissances, ni les ressources, ni le temps d'allouer toute l'attention dont cet enfant requiert. Je ne peux toutefois pas l'ignorer alors qu'il met sa vie et celle des autres en danger en se levant ainsi comme bon lui semble.

—Antoine ici, qu'il se dit à lui-même.

Il reprend sa place initiale, la première, à l'arrière. Je n'ai plus le temps de tenter de me prouver quoi que ce soit en voulant en faire mon allier. J'ai un bon bord à retrouver, des enfants à reconduire à un camp d'été et ma propre santé mentale à préserver.

J'arrive finalement à destination à environ 9h54… donc très exactement dix heures moins six. Je m'accorde ce caprice de précision qui me permettra de dire que j'avais moins de vingt-cinq minutes de retard.

— Problème de circulation? que la coordonnatrice me demande à mon arrivée.

— À part le trafic dans l'allée d'autobus, pas vraiment…

Je lui raconte mes péripéties sans oublier les deux fois supplémentaires où l'électron libre s'est levé, le combat de coq entre la vache et le cheval pour savoir lequel des deux pouvait hennir ou meugler le plus fort, et le lunch du minuscule et tout aussi attachant Xavier, aussi autiste, qui s'est éventré sur le plancher laissant s'allonger une longue coulée de yogourt. En somme, je suis exténué, il me reste encore au moins sept heures de travail à ma journée et bien sûr, ces charmants enfants doivent revenir à la maison.

«Ça tire un peu de jus» qu'elle m'avait dit. On m'a assigné à ce circuit soir et matin pour les cinq prochaines semaines, j'ai à peine fait deux heures et déjà j'angoisse pour la suite des choses.

Les jours suivants se sont déroulés de façon relativement stable : les animaux de la ferme ont continué de chanter à l'unisson, Star Académie a meublé la plupart des conversations et Antoine, bien Antoine, il a eu environ trois nouveaux bancs par jour, sauf mercredi. Mercredi où il a pris la place du centre près de la fenêtre… de la sortie secours. Cette journée là, il ne s'est pas levé une seule fois, mais j'ai dû m'arrêter à quatre reprises pour bien refermer la fenêtre qu'il déverrouillait en ti-

rant sur la poignée, faisant par le fait même retentir l'avertisseur sonore.

— Antoine tu vas voir, il a l'air dans son monde mais il comprend très bien les consignes.

Je ne sais pas ce que ses consignes à elle avaient de différentes des miennes, chose certaine, c'est que celles que je tente de lui faire comprendre ne semblent pas du tout le rejoindre.

— C'est sûr, il ne te connaît pas beaucoup, ça peut être un peu plus compliqué pour toi, en plus ici, on fait du un pour un avec Antoine, que la monitrice laisse tomber après que je lui ai raconté les aventures du vendredi matin.

— Du un pour un? que je lui réponds un peu perplexe n'étant pas familier avec le jargon, décortiquant tout de même ce qu'elle insinuait.

— Ben oui, il a une monitrice pour lui tout seul parce qu'il demande beaucoup d'attention.

Il demande beaucoup d'attention, ça j'avais plutôt bien remarqué. Je remarquais aussi très bien que le ratio dans l'autobus était de un pour quinze. Mon orgueil s'en est trouvé plutôt soulagé.

En ce vendredi fin de journée, j'ai comme qui dirait, ma semaine dans le corps.

— Je te l'ai dit, je la ferais pas ta job. Là ben, t'apprends sur le tas, tu vas finir par te trouver des trucs et mieux connaître les usagers. Tu vas voir, ça va finir par être plus facile. Ta formation, tu vas la compléter toi-même.

Nous nous saluons et quittons enfin pour le week-end.

Et bien que j'aie droit à mes deux jours de congé, j'ai l'impression de travailler vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours par semaine. Si ce n'est pas l'angoisse d'une nouvelle adresse qui m'amène de la Rive-Sud au centre-ville de Montréal, c'est l'anxiété que crée l'appréhension d'un client difficile tant par ses caprices que par ses besoins particuliers bien réels. Du temps supplémentaire que je rapporte trop souvent à la maison.

Cette fin de semaine, j'ai Antoine qui me suit partout et la simple idée de le retrouver lundi matin à la première heure me cause des maux de tête. En ce samedi soir, mes préoccupations semblent prendre beaucoup d'espace, quand en éteignant la lumière de la chambre de mon fils, après les bisous et câlins habituels, il marmonne inquiet :

— Papa, t'as oublié de dire bonne nuit à Coincoin.

Mais où avais-je donc la tête? À six ans Coincoin, fidèle compagnon sans qui les nuits sont un long périple cauchemardesque, n'a pas eu son bisou. Je prends Coincoin et le sers fort dans mes bras, lui donne un bisou rempli d'amour et le lui remets. Il reprend son mythique canard en peluche, se tourne sur le côté et le cale dans le creux de son cou. Il ferme les yeux apaisé, rassuré. En quelques minutes, la petite peste s'endort et a soudain l'air d'un ange.

L'invisible rassure lorsqu'il se matérialise. Amour, confiance et sécurité dans un banal tissu synthétique mais combien symbolique. Je l'ai observé dormir un moment. Coincoin auprès de

lui, il traverserait la nuit sans inquiétude avec une partie de moi son père. Son repère...

Rarement le temps supplémentaire qui me fait tourner le carrousel des méninges rapporte. Depuis le début, tout ce que j'en retire, c'est davantage de stress et d'angoisse. Durant ce week-end par contre, un déclic, comme une explosion dans ma conscience, s'est produit à la faveur de ma compréhension d'un nouveau monde.

Lundi matin, je suis fidèle au rendez-vous et j'arrive pile à l'heure chez Antoine. Accompagné de sa mère, il dandine jusqu'à l'autobus en se regardant les orteils comme à l'habitude.

— Bonjour Antoine!

Il lève la tête, fait une courte pause puis s'assoit sur le premier banc. Je me réjouis de constater que je suis déjà en avance sur lundi dernier.

— Tiens!

Je lui tends Chatouille, que j'ai apporté avec moi. Chatouille c'est un beau bulldog en peluche. Il est devenu orphelin depuis que nous avons adopté Coincoin. Comme un bibelot sur l'étagère, il avait été relégué à un rôle de figuration. Triste sort, mais sans doute y avait-il un autre plan pour la destinée de Chatouille. C'est d'ailleurs aujourd'hui que je force la main des astres pour qu'ils s'alignent. Si ma stratégie fonctionne, nos trois vies changeront. La mienne assurément.

— Je te présente Chatouille, Antoine, j'ai besoin de quelqu'un pour s'en occuper. Si tu le veux bien, ça pourrait être toi. Pour

ça, par contre, il faut rester assis. Si tu te lèves, tu ne peux pas t'occuper de Chatouille. Tu veux t'occuper de Chatouille?

Il prend la peluche, la fixe puis la flatte sans jamais me regarder.

— Au revoir maman, va vivre tes aventures.

Sa mère et moi, nous nous regardons étonnés et un peu sceptiques.

Après avoir roulé les doigts croisés durant tout le trajet, j'arrive au camp avec quatre minutes d'avance. Un pied de nez à la trotteuse qui, ce matin, a été obligée d'étirer les minutes pour suivre la cadence.

— Wow!, ça commence bien la semaine.

La monitrice prend plaisir à me narguer à mon arrivée.

— Une heure de pointe plutôt facile aujourd'hui. Faut dire que j'ai eu de l'aide pour gérer le trafic...

Par la fin de la semaine, je devais attendre que les portes du camp ouvrent avant de laisser descendre les enfants parce que j'arrivais trop en avance. Antoine ne s'était pas levé une seule fois, occupé à prendre soin de Chatouille que je reprenais après chaque trajet et lui remettais au suivant.

On aurait même dit que cet effet tranquillisant avait touché tout le monde. Les animaux de la ferme étaient moins agités et mon copilote a réussi à me faire confiance, ne sentant plus le besoin pressant de me bombarder de consignes. J'ai fini par croire qu'Antoine était si attachant qu'il emmenait tout le monde dans son sillon avec lui.

Quant à moi, ma vie venait de changer et je devais une fière chandelle à Chatouille. Je me suis demandé cependant, ce que je venais réellement de réussir. Avais-je gagné une négociation dans laquelle un jeune garçon autiste recevait une récompense en échange de son bon comportement? Ou, avais-je créé un lien en donnant un peu de moi dans un bout de tissu synthétique, devenant un peu plus qu'un simple chauffeur, mais un repère?

MONSIEUR LE PRÉSIDENT

J'éteins le moteur de ma voiture, prends mon sac et échange mon trousseau de clés pour celui de l'autobus. Je profite des quelques pas qui séparent les deux véhicules pour contempler le ciel à l`horizon qui s'allume de ses premiers reflets de rose et d'orange violacé. Au-dessus des toitures de maisons et des fils électriques, des lames de nuages coupent le ciel en tableaux de lumières. Un spectacle céleste qui, l'espace d'un moment, allège le poids des obligations terrestres dont celui de se lever pour le travail alors que tout autour la vie semble encore profondément endormie. Il est 5h30, du matin. À cette heure, je commence l'inspection du véhicule qui, depuis quelques temps, m'est attribué de façon régulière. Signe que le temps passe, que j'ai survécu à toutes mes initiations, que ma situation est assez stable pour que je roule maintenant quotidiennement avec «Mon» autobus. Je fais désormais partie de la confrérie.

Avant de quitter, je prends mon horaire que j'avais rangé dans un compartiment de la console du véhicule la veille sans l'étudier. Ce que je fais à l'instant. Avec l'expérience, vient non seulement un autobus attitré de façon régulière, mais vient aussi, et surtout, une certaine paix d'esprit. Une quiétude qui permet, le soir venu, de ne plus se soucier de la journée du lendemain. Des heures et des heures supplémentaires coupées dans la surchauffe mentale, qui de toute manière ne me rapportaient pas un sou. Un profond soulagement.

Ce matin donc, j'étudie rapidement mon horaire pour la première fois, en toute sérénité. Je suis affecté au circuit de la rue Perras, heureux de constater que ce n'est pas «L'autre circuit», bien qu'aujourd'hui je m'enorgueillis de le faire dans les temps requis. Je prends alors la route pour mon premier bloc qui se terminera à Lachine où un groupe de douze jeunes adultes va à l'école. Un circuit de deux heures qui commence dans un petit village de campagne, pour traverser le cœur de la banlieue montréalaise avant de se retrouver sur le pont Champlain au beau milieu de l'heure de pointe. La voie réservée aux autobus nous garde du «pare-chocs à pare-chocs», mais une fois traversée l'Ile nous réserve toujours quelques surprises.

Dans son petit village retiré des autres, William est le premier à monter à bord et je peux voir dans les traits tirés de son visage qu'il vient à peine de quitter son lit douillet.

— S'lut man, eille ça pas d'allure se lever à six heures moins quart man pour aller à l'école. T'as pas idée man à quel point c'est «tough».

— Non man, je n'ai pas idée, mais je suis quand même chez-vous à six heures man ce qui veut dire que je ne me suis sûrement pas levé à six heures moins cinq, man.

Je lui lance la réplique avec un clin d'œil dans la voix. Les yeux toujours rivés sur le miroir, j'attends qu'il boucle sa ceinture.

— Ouen c'est sûr, qu'il me répond penaud réalisant la banalité de sa plainte.

— En té cas, c'est «tough» pareil. Eille man, ça te dérange si je mange mon toast dans l'autobus?

— Oui man, ça me dérange, tu connais le règlement.

William range son sac zip-lock dans sa boîte à lunch. Il se cale dans son banc en soupirant avant de couvrir sa tête du capuchon de sa veste pour récupérer le sommeil manquant. La suite des choses se passe sans histoire, c'est la routine et je retrouve Brian, le président du club des «Pogneux de Beignes» que je n'avais pas vu depuis quelques semaines.

— Ah non pas toé!, y'était temps que tu travailles mon maudit pogneux de beigne, me dit-il pour me saluer affectueusement.

— Bonjour Monsieur le Président, j'aurais bien passé tout droit pour m'éviter un paquet de troubles, mais comme t'es à l'horaire, j'ai pas le choix de m'arrêter si je ne veux pas perdre ma job.

— Ah! Mon maudit baveux... j't'aime ben toé...

La routine se répète, un sourire narquois et les yeux posés sur le miroir pour m'assurer que Brian soit bien en place, sur le premier banc à l'avant. Il me renvoit un regard complice, on peut reprendre la route.

C'est la partie du travail que je préfère, ce lien qui se crée, cette complicité, que je développe avec les usagers qui m'amène à vivre en relation avec ceux qui prennent place à bord plutôt que de simplement les transporter. Dans certains cas, une affinité plus grande ou plus profonde s'installe et les échanges donnent des allures d'amitiés de jeunesse qui ont traversé le temps.

Peu importe le handicap de l'usager, qu'il limite le corps ou la réflexion, chaque chauffeur développe à sa façon une approche

qui le rend unique, qui rend l'usager qu'il prend en charge unique. Au fil du temps se crée ainsi un lien de confiance qui fait prendre au chauffeur une place telle dans la vie de certains passagers qu'aucun de nous n'aurait pu imaginer au départ. Situation qui amène parfois le cœur des passagers à s'ouvrir à la confidence ou à d'autres de croire qu'ils sont toujours dans leur salon.

—C'est pas comme l'autre enfant de chienne à ma job...

— Je vous demande pardon Monsieur le Président, on fait attention à son langage s'il vous plait dans l'autobus, que je dis sur un ton mi-amusé mi-sérieux pour le ramener à l'ordre.

Des allures d'amitiés, mais je reste toujours le chauffeur, capitaine du navire.

-«Oups s'cuse-moi.»

Les arrêts se succèdent machinalement, j'ai en mémoire la liste des noms de ceux que je dois prendre à bord. Les adresses sont presque devenues facultatives du moment où, lorsque je vois un nom à l'horaire, un itinéraire se trace de façon instantanée et tout autour se dessine le paysage et les points de repères qui y sont associés. La rue Benoît aujourd'hui, j'y vais au radar, je ne connais toujours pas les noms de rues qui y conduisent.

Arrêt suivant, Myriam : Prochaine rue à droite à l'intersection en «T» ou du côté gauche, d'où j'arriverai, se trouve un parc juste en face de l'édifice à condo, du côté droit. Une rue plus loin, ce sera encore à droite, là où le panneau d'arrêt penche légèrement vers la droite depuis qu'un camion y a pris un vi-

rage trop serré. Passé le dos d'âne, après une légère courbe à gauche, elle habite dans le duplex gris sur le terrain duquel se trouve un vieux bouleau malade près des boîtes aux lettres. La porte blanche à la fenêtre carrelée qui donne sur le hall de l'édifice ne se verrouille pas, Myriam n'aura donc pas à s'en soucier à sa sortie. Aujourd'hui c'est mardi, jour de collecte des ordures ménagères, le bac vert dont une roue est manquante se trouvera sur le bord de la rue. Voilà l'itinéraire qui se dessine lorsque je vois le nom de Myriam tout juste après celui d'Isabelle à l'horaire. Une fois, cette dernière bien en place, je me mets en route.

En arrivant chez Myriam, je prends soin de laisser un peu plus d'espace entre l'autobus et son entrée de cour pour ne pas renverser le bac à ordures, dont une roue est toujours manquante, et qui se trouve en bordure de la rue. J'ouvre la porte et attends la petite souris, comme se plaisent à l'appeler ses camarades à cause de sa petite voix aiguë. J'attends. Myriam est de nature plutôt lente, il n'est pas rare que je doive faire appel à ma patience lorsque j'arrive chez-elle. Sauf que cette fois-ci, c'est plus long qu'à l'habitude.

— Heu... c'est parce qu'à se fait garder chez sa tante cette semaine. C'est Brian... Hey j'te dis, faut toute y dire quoi faire...

J'ignore cette dernière remarque trop préoccupé à réviser mon horaire : Brian, Isabelle... Éric et non Myriam. À mon grand désarroi, notre boute-en-train a bien raison, la retardataire est bien à l'adresse de sa tante.

— Merde!

— Monsieur le vice-président du club des pogneux de beigne, on fait attention à son langage s'il vous plaît.

Celui-là, il a beau avoir quelques «difficultés», comme ils le disent eux-mêmes, ça ne l'empêche pas d'avoir de la suite dans les idées. Comme j'ai soudainement moins la tête à la plaisanterie, j'évite de réagir à cette seconde boutade pour me concentrer sur le bourbier dans lequel je viens de m'enliser. Je devais m'arrêter chez Myriam après William alors qu'habituellement, elle se trouve dans le circuit tout juste à la suite d'Isabelle.

— Merde! Merde! Oui, oui je sais mon langage.

Heureusement, depuis que je jouis d'une certaine expérience, cette situation ne gâche pas mon plaisir comme elle l'aurait fait auparavant. Si l'analogie du capitaine de navire s'applique d'emblée au chauffeur d'autobus, celle du pilote automatique décrit plutôt bien ces moments où le conducteur consulte l'horaire qu'il a en mémoire plutôt que celle imprimée par le bureau de répartition.

Parfois l'expérience provoque les mêmes erreurs que le manque d'expérience. La routine que l'on développe à faire ce travail vient déjouer la vigilance lorsque les habitudes sont modifiées. Comme aujourd'hui, Myriam et sa nouvelle adresse temporaire. Je ne l'avais pas remarquée ce matin en «étudiant» mon horaire, que j'ai plutôt distraitement balayé du regard lorsque j'ai constaté que je connaissais déjà par cœur le circuit que l'on m'avait attitré. Il y a des erreurs de débutant et il y a celles que l'on fait par excès de confiance.

Après quelques détours, j'arrive tant bien que mal à la voie réservée du pont Champlain. Je constate que j'ai près de vingt minutes de retard comparativement à l'heure habituelle où je m'engage sur le pont. Si le trafic urbain se fait conciliant, j'ai des chances de m'en tirer et serai à l'heure pour entamer le prochain circuit à mon retour sur la Rive-Sud. Pour l'instant, je roule sans inquiétude sur le pont Champlain. Chaque fois, j'ai l'impression d'avoir huit ans, excité d'être autorisé à circuler en sens inverse sur le pont le plus achalandé du pays.

— Aaaaaahhh! Ouaaache c'est qui le cochon?

Tout d'abord, je croyais que quelqu'un réagissait à la blague salée que l'on venait d'entendre à l'émission de radio du matin que j'avais syntonisée. Il a suffi d'une légère inspiration pour conclure que l'un d'entre eux avait développé un lien de confiance assez fort pour lui donner l'impression qu'il se trouvait dans son salon. Je dis «il» car à voir la tronche que fait William, en feignant de toujours dormir calé dans son siège, je serais tenté de le déclarer «coupable monsieur le juge de tentative d'intoxication olfactive». Mais la présomption d'innocence s'impose pendant que les cliquetis des fenêtres qui s'ouvrent se font entendre. Quel univers unique!

Je me résigne à sourire en hochant la tête, témoin du plus gracieux concours de bruit de pets que la situation a inspiré. Je me console aussi de ne pas avoir eu à recueillir quelque liquide corporel que ce soit dont la fermentation prolongée aurait vite fait de me plonger en convulsions œsophagiennes.

J'arrive à l'école, évidemment, en retard. Heureusement, l'Ile

ne s'est pas faite trop capricieuse aujourd'hui. Elle se porte mieux quand ses artères sont décongestionnées, et moi aussi d'ailleurs, mais le mal était déjà fait.

GUY

Malgré le retard, je suis revenu de l'école le cœur léger et de bonne humeur en repensant au concours de bruit de pets. En deux heures de route avec ces éternels adolescents, je peux passer par toute la gamme des émotions. Rien n'est banal ou tout l'est trop, sentiment qui nourrit les échanges vigoureux qu'ils entretiennent entre eux. Les sens toujours en alerte, il y a des moments où la patience est mise à rude épreuve. Si ce ne sont pas les discussions qui fusent et les décibels qui explosent, c'est un cœur en peine qui réclame l'exclusivité de mon attention pour être consolé.

Les règlements sont parfois éprouvés jusqu'à la limite et les chicanes de meilleurs et pires amis sont légion. Chauffeur, policier, consultant, thérapeute et parfois même «emmerdeur», entre le départ et l'arrivée, je peux porter tous les chapeaux. C'est avec ce groupe que les interventions sont les plus fréquentes, c'est toutefois avec eux que je m'amuse le plus. Parfois, il ne suffit que d'une fuite de gaz pour rééquilibrer le tout. Comme si le soulagement d'une tension intestinale suffisait à apaiser les esprits.

Le circuit que j'entame à l'instant est très différent. Les lourds handicaps physiques et intellectuels dont sont affligés la plupart des usagers de ce groupe, restreignent beaucoup les échanges. Il m'arrive d'avoir l'impression qu'ils occupent un territoire limité qui n'est accessible qu'à eux-mêmes. Une bulle qui renferme tout de leur monde flottant séparément

dans un univers qui s'est adapté au leur, l'autobus.

Je dis bonjour sans trop savoir si ma voix fait écho sur les parois d'une forteresse qui les protège, pour me revenir en une salutation faite à moi-même. Ou, si sur ce territoire qui semble désert, quelqu'un ouvre la porte pour y laisser entrer le son de ma voix et y reçoit ce souhait que parfois je partage sans trop de conviction. Les odeurs et les bouches écumantes nous protègent de rapprochements qui donneraient lieu à une intimité, probablement, embarrassante de part et d'autre. Du moins, c'est ce que je m'imagine.

Pourtant une réelle et tendre affection pour ces gens uniques me pousse à faire mon travail avec amour et compassion. Cet aspect du travail qui consiste à porter une attention aux usagers pour servir l'être humain plutôt que de n'accomplir qu'une simple tâche. J'en suis davantage investi depuis que la route et *le bon bord* sont devenus mes alliés.

Il aura fallu un certain temps, mais j'y serai arrivé, lentement et sûrement, à mesure que les gestes sont devenus réflexes. Depuis que j'ai compris qu'il valait mieux bien travailler que travailler vite. Quand j'ai su m'adapter, j'ai su prendre le temps de prendre soin, un peu plus chaque jour. Aujourd'hui, je reconnais les noms et les visages jusqu'à pouvoir en oublier la route. Je prends de plus en plus soin et je suis de moins en moins en retard, si ce n'est que parfois ma concentration faillit à la tâche.

Toutefois, les cris gutturaux venant de nulle part, signifiant je ne sais trop quoi, les yeux qui louchent sans savoir s'ils regar-

dent vraiment ce qu'ils voient et tous ces gestes spasmodiques qui semblent contrôlés par une force invisible et obscure m'impressionnent encore aujourd'hui.

Toute cette vie complexe et codée demeure pour moi énigmatique. Comme si je n'avais pas réussi à me défaire de ce sentiment que l'handicapé c'était moi, que je n'arrivais pas à bien les connaître, les comprendre, les rejoindre. L'ignorance amène parfois à se méfier.

Alors quand Guy crie de sa voix de ténor en tendant les bras dans ma direction, je me méfie.

— Doucement Guy! non, garde tes bras dans ton banc.

Je sais bien que c'est ridicule, que Guy n'écoutera rien de ma consigne. Je continue cependant de la répéter, m'imaginant qu'un jour, lorsque j'aurai trouvé la bonne intonation ou la bonne formule, il obtempérera.

J'arrive chez Christine et j'appréhende un peu la suite. Près de trois heures plus tard, je sens que je risque de payer pour ma distraction du matin. Je suis arrivé en retard chez Guy et je le sens anxieux, comme à chaque fois que sa routine est changée. Habituellement, quand il gesticule ainsi cela signifie qu'il tentera d'agripper quiconque croisera sa route. En l'occurrence Christine qui, une fois qu'elle se défait de sa marchette, s'appuie lourdement et lentement sur tout ce qui lui tombe sous la main, dont l'appui-bras du premier banc à l'avant où se trouve Guy.

— Hunnnnn! Hunnnnn!

Évidemment, la scène se répète. Christine se retrouve prise dans les pinces de Guy, qui elle, comme toujours, prend plaisir à mettre les doigts de ce dernier dans sa bouche. Et comme toujours, à la seule différence qu'aujourd'hui je ne panique plus, d'une main j'incite Christine à aller s'asseoir plus loin vers l'arrière tout en forçant Guy de l'autre à lâcher sa prise.

— Non Guy!, Guy c'est assez!

«Vous avez pas ce problème là», que je demandais aux chauffeurs plus expérimentés un peu exaspéré. «Ça arrive mais c'est rare» que j'ai eu comme réponse. Pourquoi moi alors?

À l'arrêt suivant Sylvie, plus rapide, a pu rejoindre sa place sans se faire bousculer. Alors que je remettais l'autobus en marche, Guy s'en prenait à Nathalie assise juste derrière lui.

— Guy! Non Guy! C'est assez là!

Je commençais à m'impatienter. Après un moment, il s'est retourné visiblement mécontent. Insatisfaction qu'il a d'ailleurs exprimée.

— Hunnnn! Hunnnn!

J'ai senti Guy plutôt agité pour le reste du trajet bien qu'il n'ait pas tenté de faire d'autres victimes.

Arrivé au centre de réadaptation, j'entame ma routine de débarquement. Une fois l'autobus bien stationné dans l'espace qui nous est réservé, je me défais de ma ceinture, ouvre la grande porte électrique par laquelle les piétons descendront du véhicule et me lève pour me diriger vers l'arrière. Alors

qu'à l'habitude, il se dirige vers le centre de réadaptation telle une fusée, Guy se plante devant moi, dépose son sac et avant même que j'aie le temps d'envisager quoique ce soit il me serre dans ses bras.

Pendant quelques secondes, je reste figé les bras le long de mon corps. Je suis aussi raide et aussi expressif qu'un cadavre. Tout ce que j'ai en tête, c'est Guy et ses lèvres charnues à travers lesquelles se retrousse une langue suintante de salive. J'ai sous le nez son crâne dégarni exposant sa peau graisseuse et luisante. Il resserre l'étreinte et je remarque une odeur d'urine séchée. Rien de ce qui se trouve devant moi ne m'invite au partage de chaleur humaine, mais Guy insiste.

Constatant qu'il persiste dans son accolade, je tente une réponse. Lentement, je lève mes bras pendants et m'efforce de me décontracter en posant mes mains sur son dos. Je l'enlace et le serre contre ma poitrine sur laquelle il blottit sa tête. Je frotte son dos de mes mains et saisi par l'émotion, m'abandonne au partage. Guy resserre le câlin et je réponds en faisant de même oubliant dans cet élan toutes ses imperfections qui me repoussaient quelques secondes auparavant.

Un sentiment étrange, une nouvelle compréhension s'installe dans mon esprit et s'empare de tout mon corps : Guy, c'est mon père, ma mère, ma sœur, mes enfants. Guy, c'est tous ces gens que j'aime et serre dans mes bras pour démontrer mon affection, pour accueillir la leur. Il est soudainement tous ces gens avec qui je communique sans réserve. Un être entier dans un corps limité, limité, mais entier.

Guy relâche l'étreinte, reprend son sac et me salue de son regard vaporeux submergé de reconnaissance. Dans ses yeux soudainement fuyants, j'ai l'impression d'y décoder un langage secret : «Je t'aime!» qu'il me dit et «Tu y en as mis du temps grand nigaud, à croire que l'handicapé, c'est toi, pas moi»

— T'es ben chanceux!

C'est l'intervenante qui a été témoin de la scène. Elle prend la main de Guy et l'accompagne vers l'intérieur. Je reste immobile quelques secondes à les regarder s'éloigner du véhicule. Elle marche près de lui en tenant sa main comme s'il s'agissait d'un ami.

Je me racle la gorge pour dénouer ce nœud qui retient mon souffle pendant que je me frotte les yeux comme si une poussière venait de s'y déposer. Je procède à la suite du débarquement l'esprit tourmenté. Quelque chose à l'intérieur de moi vient de changer, comme ça, l'espace d'une accolade.

Déjà, le regard que je porte sur le reste du groupe n'est plus le même. Les sons, les bruits, ce mélange cacophonique n'a plus la même résonnance, à l'instar d'une chanson que l'on écoute depuis toujours et dont on comprend tout à coup le sens. Les gestes, les regards, tout semble maintenant animé d'une essence nouvelle. Comme si une lumière soudaine venait éclairer toutes ces zones d'ombres dont les détails fins m'échappaient. Je touche une main et je sens qu'elle se contracte, Josianne tourne sa tête vers moi et plante ses yeux dans les miens. Le vide, que j'y trouvais avant, s'est rempli. J'y vois son cœur battre, un soupir de soulagement, un pont entre elle et

moi, mon univers en continuelle expansion.

J'ai repris la route réalisant que Guy, comme dans une quête extraordinaire, venait de me livrer le secret qui permettrait à ma voix de franchir les frontières de son territoire et ne plus faire écho sur les parois d'une forteresse. Désormais! je serai toujours sensible aux odeurs et à toutes ces sécrétions dont mes sens aiguisés ont dédain, mais plus jamais, ils ne seraient une barrière entre eux et moi.

JUNIOR

Les jours passent puis deviennent des semaines, des mois puis des années. Les câlins, les pleurs et les confidences s'accumulent tout autant que les bonnes blagues, les reflux gastriques et les odeurs louches. Au fil des aventures qui se vivent dans cet univers unique, on réalise que «chauffeur», c'est tout simplement le titre que l'on donne à la personne qui s'assoit derrière le volant. Car une fois que le véhicule est en marche, la ligne qui délimite le statut de chacun s'amincit. Si j'ai rapidement compris que j'étais à leurs yeux bien plus qu'un chauffeur, j'aurai aussi réalisé qu'ils étaient également bien plus que de simples usagers.

— Bonjour madame, c'est quoi t'as acheté, t'as quel âge? qu'il laisse aller d'un trait alors que la dame a à peine mis le pied sur la première marche.

Lui, c'est Junior, le rocker, le charmeur, le séducteur. Comme tous les autres, dont le destin est arrivé en «retard» au rendez-vous, je me suis un jour demandé : Et si? Et si, sur son visage, on ne pouvait pas reconnaître sa différence? Et si, dans ses mots on ne pouvait pas l'entendre cette différence. Et si... s'il était «normal». Il serait un tombeur, c'est sûr! Guitare à la main, il en ferait chanter les cordes pour faire vibrer le cœur des filles, c'est évident. Une Rock Star.

Il y a quelque temps cependant, que je ne me laisse plus troubler par les largesses du destin. La vie s'adapte. Dans cet autobus adapté, tout ce qui s'y passe est des plus «normal».

Junior et les autres viennent de finir leur journée de travail au Wal-Mart. Une dame d'un certain âge y était venue faire ses emplettes et prend place à bord avec cette meute de bons vivants. Parfois, la façon dont le destin fait les choses correspond à une certaine logique. Il y a la fougueuse jeunesse, l'équilibre de l'âge adulte, puis les années s'accumulent en ralentissant la cadence, en limitant nos capacités. C'est parfois suffisant pour prendre l'autobus adapté. Cette dame durant sa vie, a suivi cette logique et aujourd'hui, en prenant l'autobus elle s'adapte, à la vie.

Quand tout le monde s'installe, je tiens mon rôle de chauffeur. De mon poste d'observation, je m'assure que chacun est bien assis et bien attaché. Au besoin, je fais un petit aller-retour dans l'allée pour m'assurer que rien n'est laissé au hasard. Certaines règles doivent être appliquées pour assurer la sécurité de tous et chacun et il est de ma responsabilité de vérifier qu'elles soient respectées. C'est simple, c'est clair, c'est bien défini...

Sauf, quand je ressens ce serrement à la poitrine, sauf, quand un léger malaise s'installe dans tout mon corps, lorsque Junior dans toute sa bonhomie, se fait un peu envahissant avec cette nouvelle usagère qui n'a pas l'habitude du transport. Dans ces moments, la ligne qui trace le cadre de mes fonctions s'amincit et se brouille jusqu'à ne plus arriver à la distinguer.

— Hey mon gentleman, tu sais bien que ça se fait pas de demander son âge à une dame.

«J'interviens avec un sourire dans la voix, parce que je com-

prends qui il est, pour qu'il comprenne tout de même de faire attention» .

— S'cuse-moi, Yannick, j'ai pas pensé, qu'il me répond, repentant avant d'ajouter :

«En tout cas, madame, on est bien content de te voir, t'es très belle» .

Elle lui répond d'un sourire plein de douceur, compréhensive de l'unicité de ce charmeur affable.

— Sacré Junior

Faire la discipline au sein d'un groupe d'écoliers, jouer la police ou le capitaine, c'est une chose. La situation répond à une certaine logique, je peux de façon intellectuelle l'analyser, la comprendre, en tirer une conclusion et intervenir. C'est plus compliqué quand la ligne se dissipe lentement, se tortille, se torsade jusqu'à ce que je ressente ce nœud qui me serre le ventre. Un malaise qui confronte mes valeurs et mes croyances à mes fonctions, qui, elles sont délimitées par un cadre bien défini. Toutefois, à l'intérieur de ce véhicule souvent ce qui s'y vit, dépasse justement le cadre de ce qui est bien défini.

Il n'y a pas de règle qui prescrive une marche à suivre en pareille situation, lorsqu'un usager, comme Junior, se fait un peu envahissant avec une inconnue sans pour autant être impoli. C'est plus fort que moi, même ces moments qui semblent banals viennent me chercher jusque dans les tripes, viennent faire vibrer ma fibre paternelle. Junior, quand il est aussi généreux de sa personne, je le trouve beau, je le trouve bon, bon

dans toute sa bonté. Tout comme je ressens ce malaise quand il se fait trop familier avec les gens qu'il ne connaît pas.

C'est là que la ligne s'efface, quand, jusque dans mon cœur, je suis à la fois fier d'eux, ces enfants aux corps d'adultes, ou gêné comme s'il s'agissait de mes propres enfants. Quand la ligne s'efface, ils ne sont plus que de simples usagers empruntant un transport public, ils sont en quelque sorte ma famille. Je me sens responsable de chacun des usagers qui prend place à bord, même cette dame dont seul le corps est fatigué mais dont l'esprit est toujours aussi vaillant. En bon père de famille, j'interviens au meilleur de ma conscience.

Sur la route, tout le monde chante, parle, se raconte sa journée. De mon poste d'observation, je peux voir, par la lunette de ce miroir au-dessus de ma tête, derrière moi, toute cette vie bien grouillante. Pour certains, la journée a été plus difficile, comme Patrice qui s'est endormi, la tête appuyée contre la fenêtre et la bouche grande ouverte.

— Réveille! que lui lance Henry en lui donnant un coup de coude, «tu vas avaler des mouches».

Patrice se réveille en sursaut et accompagne dans un fou rire, sans orgueil, les quelques camarades qui avaient trouvé la blague bien bonne.

Cependant, mon attention s'arrête sur cette dame avec qui Junior s'était montré un peu trop familier. Je ressens la douceur dans son regard quand elle observe ces gens différents autour d'elle. Je pense alors à cette remarque que j'entends fréquemment sur le travail que je fais : «Je ne sais pas comment tu fais?»

À cette question, tout ce que je trouve à dire c'est : «Je ne le sais pas, il paraît qu'on est fait pour ou qu'on l'est pas». «On l'a ou on l'a pas» diraient certains. J'en ai vu quelques-uns tenter l'expérience et se décourager rapidement, essoufflés par le rythme endiablé du travail, mais le plus souvent intimidés par une clientèle lourdement handicapée. Incapables de poser leurs regards ailleurs que sur la différence, ce qu'ils considèrent comme un triste sort, fait ombrage à tout le reste. Troublés peut-être, ils ramènent à la maison le destin de chacun des usagers, qu'ils perçoivent comme une épreuve qu'ils transposent aux membres de leurs propres familles. Alors qu'il est impossible pour eux de se défaire de cette vision douloureuse, ils préfèrent quitter.

Certains usagers, dont seul le corps est restreint, ressortent également de leur première expérience bouleversés lorsqu'ils partagent l'autobus pour la première fois avec ces gens bien spéciaux. Prisonniers de leurs préjugés, il y en a pour qui prendre l'autobus avec «Les débiles», est inconcevable. Quand on aime, il y a de ces mots qui brisent le cœur. Heureusement, ces gens font exception et la plupart apprennent à les connaître et les apprécier, pour ne pas dire les aimer. L'autobus est ce lieu commun où toutes les différences se fondent en une seule.

Ce qu'il faut pour faire ce métier, je me dis que la réponse se trouve dans la douceur de cette dame, qui partage aujourd'hui la route avec eux. Poser un regard sur ces gens qui nous rapprochent d'eux plutôt que de nous en éloigner. Un peu de douceur, un peu d'amour, et beaucoup d'espace pour accueillir.

Des éclats de rire me sortent de ma réflexion et j'entends Junior, de sa voix rauque, animer la foule.

— Attends! Attends j'en ai une autre! Savez-vous c'est quoi la différence, entre un tracteur John Deer, pis un vieux Ford? raconte-t-il en faisant une pause bien réfléchie sur chaque virgule.

— Non! répond la foule en chœur.

— Bang! le John Deer rentre dans l'tas! HAAA! HAAA!»

Il se tape sur la cuisse en riant de façon exagérée.

L'autobus au complet s'esclaffe.

-Elle est vraiment bonne, de rajouter Maria.

La dame sourit. Sacré Junior, un vrai boute-en-train.

PIERRE

À tous les lundis, mercredis, vendredis, c'est la même chose. À onze heures, le circuit commence avec Pierre. J'attends souvent chez lui. Il se déplace très difficilement et très lentement. Une chose aussi simple que de prendre ses clés, sortir de la maison et verrouiller la porte doit être planifiée dans les moindres détails. Le plus banal des imprévus devient une corvée interminable.

Au début, avant de savoir, je m'impatientais de ses retards répétitifs, mais quand vient pour lui le temps de prendre l'autobus, il est seul sans aide à la maison. Alors, je me suis adapté, parfois c'est le gros bon sens qui dicte les règles à suivre. Sa femme travaille, unique revenu et sa fille, une charmante adolescente, va à l'école, bien évidemment. Pierre me parle souvent de sa fille. Enfant unique. Ça me fait sourire, il est tellement fier d'elle, Cloé par-ci, Cloé par là, un vrai papa toujours en admiration devant sa petite princesse.

J'ai aussi entendu, déjà des dizaines de fois, qu'il n'y a pas si longtemps, il faisait un travail difficile à plusieurs heures par semaine. Un récit qu'il raconte souvent avec orgueil nostalgique du temps où la dureté de son métier définissait le vaillant travailleur qu'il était. Du temps, où les longues heures à opérer sa machine justifiait son rôle de père et de mari.

— Asteure, c'est ma femme qui est prise pour tout faire toute seule. Une chance qu'est là elle, parce que je vaudrais pas cher.

Chaque fois qu'il répète cette phrase, je sens la résignation dans sa voix. Puis, s'en suit la nomenclature de tous les problèmes de santé qui l'affligent et la liste de médicaments qui les accompagnent. Comme si maintenant, c'était la gravité de ses problèmes qui venait légitimer sa raison d'être.

— Vous êtes chanceux d'avoir une femme qui vous aime autant...

Je ne sais jamais trop quoi dire dans ces moments. La plupart du temps, j'en dis le moins possible, je tente d'épurer à l'essentiel. Ça m'évite de dire des sottises.

Là, il est rendu onze heures dix et Pierre ne s'est toujours pas présenté. Je suis à la porte et j'attends qu'il vienne me répondre, ça fait déjà deux fois que je sonne. Il lui est déjà arrivé de s'endormir, alors je me fais patient. Dans d'autres circonstances, j'attends deux minutes, je sonne puis je quitte après avoir contacté la répartition si personne ne donne signe de vie. On peut toujours rater sa journée de magasinage, de bingo, de travail même à la limite sans grave conséquence, mais pas un traitement d'hémodialyse.

Pierre, lui, il a toute sa tête, ce sont ses reins qui ne sont plus tout à fait là. Depuis qu'il a reçu son diagnostic, sa vie a basculé. Trois fois par semaine, il doit aller à l'hôpital pour qu'une machine fasse le travail de filtration de son sang, que ses organes n'arrivent plus à faire. S'en sont suivis d'autres problèmes de santé qui lui ont bouffé la moindre qualité de vie qui lui restait. Manquer un rendez-vous pourrait lui être fatal. Alors aujourd'hui, c'est le gros bon sens qui décide : j'attends.

— Si tu viens pour Pierre, tu le trouveras pas, il est parti en ambulance ce matin.

C'est son voisin qui m'en informe.

Le pire, c'est toujours le pire qui vient en tête en premier après ce genre de nouvelle, car malgré toute la force qu'il déploie pour traverser les journées, je le sais fragile. Chaque jour pourrait être le dernier.

Je reprends la route un peu distrait, avec en tête le pire et une pensée pour sa fille. Je me demande comment elle s'en est sortie dans son examen de mathématiques vendredi.

— Était assez stressée à cause de son examen de math quand elle est partie pour l'école, ce matin. Mais elle est tellement bonne, j'suis sûre qu'elle va péter des scores...

C'était vendredi matin, il était à peine assis que déjà il me parlait de l'angoisse de sa fille, probablement lui-même plus anxieux qu'elle ne l'était. En bouclant sa ceinture, il me promettait qu'il me ferait un compte rendu lundi matin. J'en conclus que je devrai attendre à mercredi. Je m'efforce d'être optimiste mais ce frisson dans mon dos vient nourrir le doute.

Deuxième arrêt.

— Bonjour Chef! L'autre, il n'est pas là? qu'il hurle presque en montant à bord.

Lui, c'est monsieur Martone, un bon vivant à la voix de ténor italien qui ne passe jamais inaperçu. Il passe son temps à déblatérer contre les Canadiens, «des bons à rien» qu'il se plait à dire. Il est fan des Bruins. Dans le fond, il est si aimable qu'on

lui pardonne. Parler fort, rabrouer les Canadiens et se plaindre du gouvernement, c'est sa façon de dire qu'il est de bonne humeur. Ce matin toutefois, pas question d'enguirlander les flans mous de la sainte flanelle, ni les escrocs de la politique. «L'autre est pas là» et quand l'autre n'est pas là, ça inquiète toujours.

— Non, il ne s'est pas présenté.

Je lui réponds sans donner plus de détails.

En tout temps, je me fais un devoir de demeurer discret, de garder comme un trésor les confidences qui me sont partagées ou toute autre information sur la vie privée des usagers. Secret professionnel oblige de toute façon.

Monsieur Martone est tracassé et ça se perçoit.

— Si jeune et être pris avec cette merde de dialyse. Moi, je ne suis pas à plaindre, rendu à mon âge, ma vie elle est faite, mais lui! Quelle injustice...

Il prend une pause en fixant le vide du regard avant de reprendre :

— C'est comme ce maudit gouvernement à la con...

La vie s'adapte.

Dernier arrêt avant de se diriger vers l'hôpital : madame Gagnon. Une grand-mère et arrière grand-mère douce et attendrissante qui voit à peine plus loin que le bout de son nez. Trois fois par semaine, sa fille vient la reconduire jusqu'à l'autobus dans son fauteuil roulant.

— Bonjour mesdames.

— Bonjour, tu t'es fait couper les cheveux! T'es ben plus beau comme ça, que sa fille me complimente.

— Parle-moi de ça, un ti-gars propre, renchérit madame Gagnon me faisant comprendre qu'un jeune homme attentionné n'est jamais aussi charmant que s'il est propre.

— C'est vrai, qu'une fois de temps en temps, ça fait pas de tort, que j'ajoute pour lui donner raison, même si en réalité, une nuque dégagée et un tour d'oreille ne sont pas un gage de bienveillance. Je suis tout de même touché de cette attention à mon égard.

Une fois à l'intérieur, je roule le fauteuil de madame Gagnon à sa place habituelle.

— Bonjour, tout le monde, qu'elle lance aux deux autres de sa voix fatiguée.

— Bonjour madame!

La voix de monsieur Martone raisonne dans l'autobus en lui retournant la politesse.

Puis le silence, Madame Gagnon attend une deuxième réponse qui ne vient pas.

— Not'e Ti-gars est pas là?

Encore ce frisson dans mon dos, encore cette fichue ligne qui s'amincit. Je suis en train d'ancrer le fauteuil au plancher, ces manœuvres que je connais maintenant par cœur depuis le temps. Des manœuvres claires et bien définies : 1-Mettre le

fauteuil au centre des quatre rondelles d'ancrage au sol. 2- Installer les deux enrouleurs au plancher à l'avant du fauteuil et fixer les sangles sur une partie fixe de ce dernier en s'assurant qu'elle forme un angle, idéalement, de 45 degrés par rapport au plancher. 3- Répéter l'étape 2 mais à l'arrière du fauteuil. 4- Déplacer le fauteuil d'avant en arrière afin que les sangles se rembobinent au maximum pour créer une tension assurant ainsi que la chaise ne bouge pas. 5- Installer la ceinture sous-abdominale ou latérale en prenant soin de vérifier que celle-ci passe bien sur les hanches et l'épaule de l'usager sans entrer en contact avec le fauteuil. 6- Reprendre la route.

J'en suis à l'étape 1 et je sais que Madame Gagnon espère toujours son deuxième bonjour. «Not' ti-gars est pas là». Ça fait maintenant des mois que trois fois par semaine, ils prennent l'autobus ensemble. Ça fait maintenant des mois qu'ils ont dû adapter leurs vies. Ça fait maintenant des mois qu'une partie de leurs vies, ils l'ont adaptée ensemble, dans cet autobus adapté. Ça fait maintenant des mois que je m'adapte avec eux. Ça fait maintenant des mois que la ligne s'amincit et là, elle est sur le point de disparaître, encore une fois.

— Qu'est ce qui se passe avec not' ti-gars?

Après tout ce temps, ils ne sont plus que de simples usagers qui utilisent le même service public. Ils sont devenus des «amis d'autobus», des complices qui partagent un même fardeau, des alliés qui unissent leurs forces dans ce court voyage pour que le poids de leur douleur soit un peu moins lourd. Ensemble, ils passent à travers cette merde trois fois par semaine toujours un peu plus résilients unis que seul. Mais là,

«not' ti-gars» n'est pas là et les troupes sont fragilisées.

— Il est parti en ambulance ce matin.

Les yeux s'écarquillent et les oreilles se font attentives. Silence… La ligne vient de s'effacer. Dans tout ce qui est clair et bien défini, je me trouve quelque part entre l'étape 5 et 6. Pour le reste, la ligne vient de s'effacer. C'est plus fort que moi. Depuis que ma tête n'a plus besoin de se concentrer autant sur les noms de rues et les numéros de porte, l'essentiel du travail se fait quelque part entre les tripes et le cœur. En ce moment, j'ai un point au ventre et un serrement à la poitrine.

— J'en sais pas plus, son voisin m'a dit qu'il était parti en ambulance, ce matin.

La douleur est palpable, c'est bien plus qu'une tension. C'est une douleur qui circule entre nous sur un filet d'amour et d'empathie qui nous lie. Comme si rien, dans ce véhicule, ne pouvait être impersonnel. Une douleur qui fait craquer…

— TABARNAC!!! C'est comme ce sacrament de gouvernement aussi…

La vie s'adapte.

Le mercredi, j'arrive pile à onze heures chez Pierre, un peu anxieux. Il n'a pas été retiré de l'horaire malgré l'urgence qui l'a conduit à l'hôpital en ambulance lundi matin. Par déduction, je me dis que finalement ça ne devait pas être trop sérieux, OU, au contraire ce l'était trop. Moins patient qu'en début de semaine, je vais sonner presque en arrivant pour en avoir le cœur net. Sa femme vient répondre à la porte les yeux rougis

et cernés comme quelqu'un qui n'a pas fermé l'œil depuis 48 heures.

— Oh, s'cuse, Pierre est décédé dans la nuit de lundi à mardi. On est dans les arrangements funéraires et j'ai complètement oublié d'appeler le bureau pour annuler le transport.

«Très bien, vous savez madame qu'il est important d'aviser le bureau en cas d'annulation car si la situation se répète des frais pourraient vous être chargés pour combler les coûts liés au déplacement inutile qui, au départ, vous était réservé.»

Quelque chose du genre, c'est quelque chose du genre qui se dit en général quand quelqu'un omet d'annuler sa réservation. Mais là... c'est une question de gros bon sens.

— Je... euh... je... mes... mes sympathies, que j'arrive à peine à bafouiller. «Je suis vraiment désolé de l'apprendre. Je... euh... c'est pas grave... c'est pas grave pour l'annulation... je... euh... je comprends que vous n'ayez pas appelé.»

Elle a refermé la porte, j'ai marché lentement vers l'autobus et je me suis assis pour appliquer une ixième fois l'étape 6 : reprendre la route. Juste avant de remettre le véhicule en marche, j'ai dirigé mon regard vers le banc où Pierre avait l'habitude de s'asseoir. Désormais, cette place serait vide. Le premier banc à l'avant près de l'allée, du côté de la porte ne serait plus jamais occupé par Pierre. Ne resterait maintenant que le souvenir de Pierre qui s'assoie à cette place, mais Pierre lui, n'y serait plus.

Comme au cinéma, je revois le film de ces dernières années et toutes les histoires dont ce premier banc à l'avant est impré-

gné: Pierre, Junior, Brian, Antoine, Guy et tous les autres. Moi -même, c'est assis à cette place que j'ai commencé à apprendre le métier.

Je me retrouve aujourd'hui à fixer le vide, cette place vide avec ce sentiment, cette douleur, un serrement au ventre qui s'étend jusqu'à la poitrine et se propage à tous mes membres. Plus je fixe le vide, plus elle se condense dans le bout de mes doigts qui se crispent et se referment jusqu'à ce que l'effet culmine dans mon poing qui foudroie le volant. La violence de l'impact n'est alors qu'un mince exutoire à cette colère, à cette rage qui tempête à l'intérieur. J'éprouve à peine la douleur à ma main, submergé par le regret de n'avoir eu la chance de dire au revoir à temps, de dire merci pour toutes ses histoires, ses confidences. Merci Pierre pour ta confiance.

Je n'ai perdu ni un père, ni un frère. Pierre n'était pas un proche, mais il était bien plus qu'un usager. Il avait lui aussi basculé dans cette autre dimension. Nous partagions ce monde, cet univers bien particulier dans lequel sa souffrance était accueillie et reconnue, dans lequel, lui, donnait un sens à ce que je faisais. La vie qui était sienne en dehors de ce véhicule, il l'emportait avec lui toute entière trois fois par semaine dans cet autobus et la partageait avec tous ceux qui y prenaient place et j'en faisais partie. Sans m'en rendre compte, un fort lien s'était tissé, comme si j'avais reconnu en lui un ami. Comme si une affinité bien singulière s'était développée chaque fois qu'il appréciait mon travail, chaque fois que je m'intéressais à ce qu'il vivait.

J'ai repris la route, seul à l'intérieur du véhicule, personne pour

me permettre de tracer cette ligne de conduite, cette ligne qui se trace quand j'applique avec professionnalisme mes fonctions. Cette fameuse ligne entre l'usager et moi qui me définit en tant que chauffeur. Il n'y a personne à l'intérieur du véhicule, alors cette ligne ne peut être tracée. Pourtant, il devrait y avoir quelqu'un. La ligne est floue, la ligne, la criss de ligne. Rien ne peut être défini de toute façon en ce moment...

DÉBILE

Cela faisait plusieurs fois que je me retenais, compréhensif, sensible à sa vulnérabilité causée par la dépendance aux autres que crée la dégénérescence du corps avec la vieillesse et la maladie. J'avais l'impression de comprendre qu'un handicap qui s'immisce sournoisement dans une vie avec le temps laisse une trace encore plus profonde que celui que le destin inflige par ses largesses. Chaque jour ou presque amène son lot de deuils.

— C'est comme si chaque nouvelle journée me rappelait qu'hier j'étais encore capable, qu'elle me dit nostalgique en passant près de l'endroit où elle a travaillé pendant vingt ans.

Ce matin, avec ses doigts tordus et recroquevillés par la maladie, elle avait dû demander de l'aide à son mari incapable de terminer sa toilette seule.

— Au moins, je vous ai vous autres, ça m'aide un peu, mais avant je faisais tout ça par moi-même. Ce n'est pas facile, tu sais, quand t'as l'impression de devenir un fardeau pour les autres.

Cette réflexion, je l'ai entendue à plusieurs reprises et souvent accompagnée de «Quand tu dépends des autres, tu prends ce qu'on te donne, pis tu dis pas un mot». Une phrase qui résonne comme une condamnation et fait froid dans le dos. J'ai toujours pensé que la situation difficile des usagers ne leur accordait pas le droit d'exiger sans condition qu'on réponde à leurs moindres caprices. Toutefois, sentir tant de résignation dans une telle sentence, me peine profondément et je m'em-

presse toujours de répondre : «vous avez quand même le droit de demander, vous payez pour un service, vous êtes en droit de vous attendre qu'il soit de qualité».

Un deuil à la fois, la plupart de ceux que je côtoie continuent de remercier la vie d'être en vie et sont reconnaissants pour ce qu'elle continue de leur apporter. Dans ces moments, je ne peux être qu'admiratif devant tant de résilience et en tirer une leçon de courage.

Mais, tout le monde se lève du mauvais pied. Et tout le monde n'a pas, tous les jours, à portée de sa conscience, l'éclairage nécessaire pour voir que cette vie, souvent difficile qu'on promène dans cet univers adapté, cohabite avec toutes ces différences même si parfois elles semblent à des années lumières les unes des autres.

— Pis ce matin en plus, j'te l'dis parce que là les autres sont partis et qu'on est seuls, ils me mettent dans une «run» de lait avec une gagne de «débiles». On dirait que le bureau fait exprès des fois. C'était pas de même avant.

J'étais plutôt compatissant et enclin à accueillir avec elle, du mieux que je le pouvais et au meilleur de mes connaissances de chauffeur, la douleur qu'apportait cette nouvelle épreuve ce matin.

Par contre, il arrive parfois que, dans mon cœur, ça fasse «crak!» et que ça saigne un peu. Quand je suis sensible au désarroi, ça saigne un peu, quand les gens souffrent, ça saigne un peu, quand le cœur des gens se referme parce qu'il saigne trop lui-même, le mien saigne un peu plus. Quand les gens se re-

ferment sur eux-mêmes jusqu'à en oublier les autres, peu importe le handicap, quand la différence, qu'ils ne comprennent pas bien, devient une débilité, mon cœur de père «débile», lui, saigne encore plus.

Quand mon cœur saigne trop, il devient intolérant aux caprices et préjugés répétitifs.

— Vous savez Madame, je peux juste m'imaginer ce que votre condition vous fait vivre aujourd'hui. Mais là, c'est assez, j'en ai assez de vous entendre déblatérer sur le bureau chaque fois que vous faites un peu plus d'autobus que vous le souhaitiez. Avant c'était pas de même, mais avant, il y avait la moitié moins d'usagers et laissez-moi vous dire qu'on fait une maudite bonne job et qu'on donne un maudit bon service, même et surtout pour les «débiles» comme vous les appelez. Je suis désolé, mais là vous touchez à une corde sensible.»

Silence…

— J'ai tout de même le droit d'exprimer mon mécontentement non, 45 minutes pour aller au centre d'achat, c'est trop long, surtout que t'aurais pu commencer la «run» de l'autre bord et me débarquer plus tôt…

— Vous avez le droit de vous exprimer, mais pas de traiter les autres de débiles. À part de ça, 45 minutes ce n'est pas si long quand on s'en va magasiner, mais 45 minutes, c'est une éternité quand ça vous fait manquer un rendez-vous chez le médecin. Ce matin, c'est de ce bord-là qu'elle commençait la «run».

Silence…

Le reste du trajet s'est fait en silence. À l'arrivée, j'ai détaché son fauteuil en silence, l'ai installé sur la plate-forme en silence et j'ai actionné la descente en silence. Sur le trottoir, j'ai détaché la ceinture de sécurité en silence et elle a fini par briser le silence...

— Merci.

J'ai hésité avant de répondre. J'étais un peu embarrassé de ma réaction, comme si sa maladie justifiait ses commentaires désobligeants, que son handicap légitimait ses sautes d'humeur et ses caprices, même si j'ai toujours eu la conviction du contraire. Loin de moi l'idée d'être indifférent et insensible à ce qu'elle vit. Mais, si j'ai développé une affinité bien particulière avec ces gens qui montent à bord, c'est que leur différence n'a jamais été un obstacle à nos échanges. Toujours conscient de leurs besoins spécifiques, jamais la pitié n'est venue interférer. Chose qui, je crois, a toujours été appréciée.

J'étais aussi en colère et cette colère venait d'avoir raison de ma patience. Car un chauffeur d'autobus, c'est comme un capitaine de bateau, il est responsable du navire. Il doit le conduire à bon port et assurer la sécurité de tous ceux qui prennent place à bord. Dans cet univers adapté, cela signifie aussi de les protéger, même contre les mots, surtout ces mots « débiles »...

— Ça fait plaisir, que je lui dis, en brisant le silence à mon tour.

J'étais sincère. Je comprends que la déception et la douleur qu'elle engendre puisse par moment rendre amer.

MONSIEUR MORACHE

Jusqu'à présent, j'ai couru dans tous les sens, arrivant même du mauvais bord plus d'une fois. J'ai appris à reconnaître la ligne qui définissait mon statut de chauffeur. Au départ, cette ligne m'apparaissait aussi clairement qu'un trait de crayon, qu'un ruban jaune vif délimitant une zone de danger à ne jamais franchir. Comme s'il en allait de ma vie. Depuis, j'ai essuyé des peines et prêté l'oreille aux plus intimes confidences. J'ai nettoyé des dégâts pour lesquels je n'aurais jamais cru mon corps ni mon sensible cœur capables de résister. J'ai franchi la ligne un nombre incalculable de fois, réalisant que je risquais ma vie davantage à me retenir qu'à oser le faire. Cette ligne est aujourd'hui aussi vaporeuse et insaisissable que celle de l'horizon, délimitant une distance purement conceptuelle.

Je regarde en rétrospective, et je revois les kilomètres roulés qui s'accumulent maintenant en nombre suffisant pour que le souvenir de chacun d'eux ne soit qu'une vague idée. Ma mémoire me fait défaut. Si ma sensibilité a été mise à l'épreuve plus d'une fois, c'est sans l'ombre d'un doute avec ce qui fait défaut qu'elle a le plus été éprouvée. Ce qui, un jour fonctionnait et qui, aujourd'hui ne fonctionne plus, la dégénérescence, dont celle de la mémoire. Le choc qui a causé la collision de deux mondes, autrefois séparés, pour n'en former qu'un seul n'a jamais été aussi grand que celui qui plonge soudainement un être sain dans un monde de solitude et paradoxalement de

dépendance absolue. La dégénérescence du corps physique interpelle spontanément l'empathie et la compassion. Elle provoque chez-moi un élan de générosité qui m'amène à m'ouvrir et me donner davantage à la personne qui en souffre.

La dégénérescence de l'esprit, quant à elle, me laisse pantois. Un troublant sentiment d'impuissance et de désarroi me paralyse quand, à l'intérieur de cet univers uni et soudé, en un bruissement de cils, une personne bascule soudainement dans une autre dimension loin de la nôtre. Je ne peux alors que constater qu'elle dérive, bien qu'attachée au siège du véhicule, seule dans un monde qui pour l'instant demeure, pour moi, inaccessible.

— En tout cas, Yannick, dans l'temps, je conduisais des autobus scolaires à Verdun, qu'il me raconte le dos recourbé et les traits plissés par la vieillesse alors que je le reconduis vers chez lui, comme tous les autres qui ont passé la journée au centre de jour du CHSLD.

Sur le premier banc à l'avant, comme à chaque fois, il me parle du bon vieux temps nostalgique, de cette époque où c'était lui le capitaine du navire.

— Des fois, on faisait des voyages nolisés à Ottawa...

Silence, plus rien. Pendant quelques secondes, ce qui me semble une éternité, il demeure paralysé fixant les marches de l'autobus devant lui avant de tourner la tête vers la fenêtre. Il regarde au loin devant lui cherchant un point de repère. Il détourne son regard vers les autres passagers, puis vers moi, je sens toute l'inquiétude que traduit l'expression sur son visage.

— Eille chauffeur, tu sais-tu où je reste? Y connais-tu le chemin?

Il s'adresse à son voisin, en essayant de dissimuler le trouble dans sa voix.

Comme si, au fond de lui, il savait qu'il n'avait pas raison de s'inquiéter, mais qu'il se sentait tout de même menacé par cette absence soudaine. On aurait dit qu'il était conscient que sa lucidité lui faisait défaut, mais qu'il n'arrivait pas à comprendre pourquoi.

L'Alzheimer, c'est là que se trouve mon talon d'Achille. Quand subitement les chemins entre Verdun et Ottawa ne deviennent qu'un diabolique labyrinthe, quand cette passion pour la route que nous partagions, il y a quelques secondes à peine, ne devient qu'une carte routière abîmée où les routes conduisent inévitablement dans un gouffre.

— Faites-vous en pas Monsieur Morache, j'ai tout ça sur mon horaire, que je lui montre d'une main, en le regardant par le miroir. «Votre nom, votre rue, votre numéro de porte, votre adresse complète y est inscrite. Tous les jours, je roule dans le coin et je le connais comme le fond de ma poche. Vous allez vous rendre chez-vous sans problème.»

Je tente de le rassurer sans laisser paraître le trouble qui me triture les viscères.

— Ah. T'es sûr? qu'il me demande à demi rassuré.

— Sans aucun doute, que je réponds toujours en le regardant par le miroir, et serrant le volant de mes mains pour évacuer la

rage que suscite ce sentiment d'impuissance.

Le reste du trajet, il l'a passé à regarder par la fenêtre à essayer de recoller les morceaux de cette carte routière cisaillée qui, autrefois, lui indiquait le chemin. Aujourd'hui, c'est moi qui le reconduis chez-lui et bien que je connaisse le chemin par cœur, cela ne semble pas suffisant pour le rassurer. Monsieur Morache est toujours habité par l'inquiétude de ne pas rentrer chez-lui.

— Voilà, Monsieur Morache «home sweet home», que je lui dis en tentant de mettre un peu de sourire dans ma voix.

— Ah! oui?

Il est confus comme s'il revenait d'un long voyage imaginaire.

En sortant du véhicule, je lui offre mon bras en appui pour l'accompagner dans la courte distance qui sépare l'autobus de sa maison. Sa femme nous attend sur le pas de la porte pour nous accueillir comme à l'habitude.

— Hey salut mes hommes! Vous avez passé une belle journée?

«Mes hommes» chaque fois, j'ai l'impression de faire partie de la famille. Toujours le même accueil aussi charmant avec sa voix pleine de douceur et d'amour.

— Le retour a été un peu difficile, que je réponds pour lui faire comprendre ce qui venait de se passer.

— Ah. Merci.

Une tristesse profonde assombrit soudainement son visage et je peux y lire tout le désarroi, toute la peine et la douleur

qu'inflige de perdre petit à petit celui qui l'accompagne depuis toujours. Elle se ressaisit d'un élan de courage en prenant la main de son mari pour l'accompagner à l'intérieur et fait une pause en prenant la mienne de l'autre.

— Merci, merci beaucoup Yannick, vous êtes une maudite belle gang. Vous êtes tellement bons avec lui, vous n'avez pas idée à quel point, il vous aime.

J'en ai la gorge nouée, je retiens mon souffle et ravale pour ne pas que le trouble qui s'est emparé de mon corps se transforme en déluge.

— Ça fait plaisir.

Juste avant que sa femme referme la porte, Monsieur Morache se retourne pour me parler

— En tout cas Yannick, t'es un bon chauffeur. Eille, tu veux-tu un coke?

— Non merci, c'est pas nécessaire.

Je soupire de soulagement, heureux de retrouver Monsieur Morache avant de quitter.

— Ben oui! Ben oui, attends un peu, Monique, va y chercher un coke.

Je ne peux m'empêcher de sourire affectueusement devant la simplicité authentique de cette scène. J'ai l'impression de me retrouver devant mon grand-père pour qui toute reconnaissance passait par la nourriture. J'en suis ému. Sa femme revient avec la canette de coke qu'elle me tend, ses yeux bruns et profonds emplis de reconnaissance et son sourire tendre teinté

de mille mercis.

— Tiens prends-le, tu le mérites, c'est pas grand-chose mais… en tout cas… qu'elle bafouille, la voix tremblante.

Elle me salue de la main en serrant les lèvres et hochant la tête secouée par l'évidence de cette fatalité éventuelle. Je lui retourne la politesse que j'accompagne d'une longue inspiration en hochant la tête que j'incline légèrement en me retournant, lourde de tous ses sentiments confus de paix, de colère, d'amour et de résignation. La vie dans toute son intensité.

Je reprends mon siège de Capitaine et dépose ma canette de coke dans le porte-gobelet que je conserverai comme un talisman pour le reste du circuit…

CLINT EASTWOOD

La grande porte est ouverte et la plate-forme élévatrice déployée, prête à accueillir le premier usager, Manuel, qui lui, ne l'est pas. Le dos appuyé contre le mur de l'autobus, j'attends. Je fouille machinalement dans la poche de mon pantalon et en sors mon téléphone cellulaire. Je regarde l'heure : 14h15. À cette heure habituellement, quand je fais «L'autre circuit», je suis déjà en route vers le CHSLD. Mais pas aujourd'hui. Le retard s'annonce évident. Je glisse ma main dans ma poche pour y redéposer mon téléphone.

Décontracté, presque désinvolte, je pose mon pied conquérant sur la roue arrière de l'autobus, le dos toujours bien appuyé contre le mur du véhicule. Ne me manque que mon revolver fumant que je souffle du bout des lèvres et range sans la moindre hésitation dans son étui après l'avoir fait habilement pivoter sur mon index : Close up, photo noir et blanc, victorieux. Je suis le vainqueur d'un duel sans merci, la trotteuse n'est plus. Après tous ces kilomètres et toutes ces années, me voilà cowboy solitaire sur qui le temps et les chemins poussiéreux n'ont plus aucune emprise.

Ce léger contretemps ne me cause aucun souci. Je souris à moi-même, cette assurance acquise et ces quelques minutes d'attente m'inspirent toutes sortes de scénarios romanesques.

— Je m'excuse, Manuel n'est pas prêt, il vient juste de faire dans sa couche. Les filles sont en train de le changer, ça ne devrait pas être trop long.

C'était en arrivant au centre de réadaptation de la rue Perras, après les politesses d'usage.

— Pas d'trouble, que je lui ai répondu juste avant de commencer à me prendre pour le Clint Eastwood du transport adapté.

Les retards «nécessaires» ne m'intimident plus. J'en sais assez sur mon travail aujourd'hui pour trouver le moyen de pallier les imprévus. J'en sais assez aujourd'hui pour comprendre que les heures, les minutes et les secondes ne sont plus maîtres à bord, même si elles en tapissent mur à mur mes journées.

Le temps, je le connais par cœur. Le temps que dure la lumière rouge. Le temps que prendra Christine pour monter à bord. Le temps que rallonge l'ajout de dernière minute. Le temps qu'il faut pour me rendre à l'hôpital le matin, différent de celui du midi, différent de celui du soir. Je connais tout aussi bien le temps qu'il me faudra pour expliquer à monsieur Langevin pourquoi je suis en retard.

Chacun de ces temps, je les reconnais désormais sans même les calculer. Le temps, je le connais si bien que je peux maintenant, désinvolte et rêveur, me permettre de le faire attendre. Surtout, s'il s'agit de prendre le temps de prendre soin.

Manuel arrive enfin suivi de l'intervenante qui pousse son fauteuil tout sourire comme si elle revenait d'une promenade au parc. Elle ne semble pas importunée plus qu'il ne le faut d'avoir dû disposer des fèces de cet homme de quarante ans qui nécessite en réalité les mêmes soins qu'un poupon.

— On met des gants pis, c'est correct, qu'elle m'avait répondu alors que je l'interrogeais sur cet aspect de son travail dont

seule l'évocation suffit à provoquer chez-moi un haut-le-cœur. Une sainte, comme tous ses collègues dont le cœur reste bien en place dans son socle alors qu'ils l'ouvrent à la vulnérabilité des autres, pour le bien des autres.

Je pense que ses gants sont magiques.

—Voilà, il est enfin prêt. Désolée, je sais que ça te met en retard.»

— Pas d'trouble.

Je fais court, je suis bel et bien en retard, mais d'un sourire complice, je lui laisse savoir qu'elle n'a pas à s'en faire. Je comprends son travail, elle comprend le mien. Comme si l'un était le prolongement de l'autre. Chaque jour, on le sent, le ressent dans la familiarité, dans la connivence que l'on développe avec ces gens qui accueillent les usagers que l'on voyage dans les différents «plateaux». J'accélère la cadence et termine l'embarquement instinctivement sans me poser de question, puis me mets en route vers le CHSLD.

— Désolé pour le retard, un numéro 2 surprise sur la rue Perras.

— C'est ce que je me disais, on s'en fait pas avec ça de toute façon.

J'installe Sophie dans son coqueron coincée près de la structure métallique de la plate-forme. En un tournemain, je déjoue sa pile de sacs et fixe son fauteuil au plancher. Aline, l'intervenante, entre à l'intérieur et place la marchette de Julien là où j'ai l'habitude de la ranger. Une attention que je remarque et apprécie.

— Merci.

Elle connaît ma routine. Elle en profite pour saluer les passagers qu'elle connaît tous par leurs prénoms.

— Bye, tout le monde, bonne route. À demain ma gang!

Je reprends la route méditatif, «Je sais pas comment tu fais?» qu'on me dit parfois parce que je côtoie une différence qui intimide les gens. Je repense à tous ces gestes de tendresse et d'amour dont j'ai été témoin alors que ces intervenants prenaient en charge ces gens spéciaux. «Je sais pas comment ils font» que je me demande par moment alors que j'imagine cette intimité peu invitante qu'ils partagent dans les soins qu'ils prodiguent quotidiennement. Sans doute, qu'une fois qu'ils franchissent la porte de leur lieu de travail, ils basculent dans une autre dimension. Un univers bien singulier où l'invraisemblable devient la normalité.

Le reste du parcours se déroule sans ennui, sauf pour Jessie qui a fait une «absence». Une légère crise d'épilepsie, s'il en existe des légères, qui lui demande beaucoup d'énergie. Elle a dormi le reste du trajet.

J'explique à sa maman ce qui est arrivé alors que je réveille Jessie. Encore toute engourdie, j'aide cette dernière à se lever. Sa mère prend la relève et me sourit tendrement en guise de remerciement, comme la fois d'avant et l'autre d'avant.

— T'es ben fin.

J'esquisse un sourire nerveux.

— C'est la moindre des choses.

Une onde de chaleur à la poitrine, je fais partie de cette chaîne qui change le monde de Jessie. J'ai le sentiment d'avoir fait quelque chose de bien aujourd'hui… Même avec quinze minutes de retard.

LE PREMIER BANC

Je me suis stationné au parc. Je laisse tourner le moteur encore quelques minutes pour réchauffer l'autobus. Pour la première fois de l'automne, l'hiver se fait sentir. Assis sur le premier banc à l'avant, je regarde les premiers flocons valser dans la lumière des réverbères avant de se poser sur le sol. Fin novembre, le soleil tarde à se pointer si tôt le matin. Le premier usager à mon horaire a annulé son transport. J'ai quelques minutes pour moi-même avant de commencer la journée.

Je fixe le miroir au-dessus de la place du chauffeur. Dans ma tête, j'allume le projecteur. Je fais jouer sur ce minuscule écran devant moi le film des dernières années que la vie dont s'est imprégné ce premier banc inspire. En gros titre : «QUE FAUT-IL POUR ÊTRE UN CHAUFFEUR?» en petits caractères, j'ajoute en sous-titre: «d'autobus adaptés» juste parce que je trouve ça trop long.

J'interromps le film, déjà une pause publicitaire. Je ne trouve pas de réponse à la question que suggère le titre. Que faut-il pour être un chauffeur d'autobus adaptés? Un bon chauffeur! Depuis le temps, je n'ai toujours pas trouvé la formule pour me sortir de l'embarras dans lequel me plonge cette simple remarque : «Je sais pas comment tu fais?» En guise de réponse, j'arrive tout juste à bafouiller quelques mots qui, dans mes propres oreilles, sonnent incohérents. La tâche me semble si simple, si «normale» aujourd'hui que même, le classique «Il pa-

raît qu'on est fait pour ou on l'est pas», m'apparaît futile.

Je poursuis mon visionnement. Je revois les milliers de kilomètres parcourus et la trotteuse qui fait tic tac d'avant en arrière, perdue dans une trajectoire imprécise avant de disparaître. Se pointent Antoine et Chatouille, qu'il a adopté à la fin de cet été là. Il me donne un câlin un peu distant pour me remercier, j'en suis tout ému et bouleversé. Je suis resté avec ce sentiment que pour lui autant que pour moi, ce moment représentait une ouverture immense l'un envers l'autre. Un lien privilégié venait de se créer. Les étés suivants, je n'ai plus jamais eu besoin de subterfuges pour gagner sa confiance. Il comprenait les consignes.

Le film continue. Arrive Guy, dodelinant de sa maison à l'autobus la langue retroussée entre les lèvres, prenant place sur le premier banc comme s'il y était aspiré. Un câlin ici et là suffit maintenant pour calmer ses ardeurs et adoucir la vigueur de ses gestes. Il se fait comprendre, il étire les bras vers moi pour me signifier qu'à l'arrêt suivant, il aura besoin de faire le plein d'affection. Terminé le temps où ses puissantes pinces étaient une menace pour son entourage. N'en déplaise à Christine qui ne semblait pas être importunée par une valse surprise et de savoureuses jointures, Guy avait tout simplement besoin que je lui donne un peu d'amour.

Derrière le miroir qui fait office d'écran, les flocons s'intensifient. Dans la lunette du chauffeur, le film continu. Junior termine une bonne blague et tout le monde s'esclaffe. Il gratifie d'un «Bonjour Monsieur, on est content de vous voir» un vieil homme qui prend place à bord, Monsieur Morache. Sur son

siège habituel, il me parle une fois de plus du temps où il conduisait des autobus. Contrairement à Pierre qui est parti sans prévenir, Monsieur Morache m'aura fait grâce d'un dernier moment de lucidité pour lui dire au revoir en compagnie de sa femme, avant que finalement un cancer ne l'emporte. Je garde un souvenir chaleureux de chacun.

Je regarde l'heure, le film s'arrête, sans fin. L'aventure n'est pas terminée de toute façon. Le temps n'est plus maître à bord mais sa présence se fait toujours sentir. Le moment est venu d'entamer la journée. Je me lève et par automatisme, je fais le tour du véhicule pour vérifier que tout est bien en place. Les banquettes escamotables, les enrouleurs, les ceintures, la plate-forme élévatrice et les ancrages au plancher, toute cette partie visible de l'adaptation est bien en ordre. Je secoue la tête pour m'assurer que la partie invisible se ressaisisse. Je souris amusé par ma propre nostalgie et mon sentimentalisme.

Je reprends la route et un mot surgit dans mes pensées. Accueillir. Que faut-il pour être un chauffeur d'autobus adaptés? Savoir accueillir? Accueillir la différence jusqu'à ne plus la voir, jusqu'à ce qu'elle devienne la normalité. Accueillir l'amour qui nous est donné. Accueillir la reconnaissance dont on nous fait grâce. Oser aussi? Oser se rapprocher, s'ouvrir. Oser se donner afin de créer un pont, un passage secret qui nous conduit dans une autre dimension. Un univers dans lequel les limites se repoussent sans cesse.

Pour le reste, la plate-forme, les ancrages, la route, le temps, une fois que nous nous assoyions derrière le volant de l'autobus... nous nous adaptons. Alors que nous ne croyons

que transiter dans ce monde en attendant qu'une autre porte s'ouvre, nous réalisons que quelque chose au passage nous a accroché les tripes et le cœur. Comme si, pour chaque fauteuil fixé au plancher, pour chaque ceinture bouclée, c'est notre propre vie que nous attachons à ce véhicule, mais surtout à tous ces gens qui y prennent place.

«Toi, ta job, c'est de chauffer l'autobus, pis faire ce qu'on te demande» qu'on m'avait dit alors que pour une question de sécurité, j'avais pris une initiative qui ne faisait pas l'affaire de la famille d'accueil. On m'a toujours répété que ce ne sont pas des colis que nous pouvons laisser sur le pas de la porte que nous transportons. J'étais resté abasourdi, choqué devant si peu de considération et autant d'insouciance. Souvent le travail que nous avons à faire va bien au-delà de la route et du temps nécessaire pour l'accomplir.

La neige a cessé, le tapis blanc sera pour plus tard. Une bonne bordée met toujours un peu de piquant dans une journée. Celle-ci s'annonce donc facile.

Norman monte à bord.

— Oh! Long time no see! Good morning Mister Annick!

— Yannick, my name is Yannick not Annick, Norman.

— Ya, that's what I say : Annick.

Chaque fois, c'est la même chose, mais il y a longtemps que j'ai abdiqué, résigné à m'appeler Annick. Ce matin, c'est pour le taquiner un peu, il y a longtemps que nous nous sommes vus. Le jeu s'arrête cependant rapidement. Je dois répondre au téléphone.

— Allo!

— Salut, j'aurais besoin d'aide, je ne trouve pas la maison de William, pis là, je viens juste de commencer et j'ai déjà cinq minutes de retard, pis là, s'il se remet à neiger, ça sera pas long que je vais être dans la merde…

Je l'ai coupé, juste là, pour ne pas qu'il dise de gros mots, mais surtout pour qu'il reprenne son souffle. À défiler sa plainte d'un seul trait comme il le faisait, il devait avoir la face bleue et être sur le point de perdre conscience.

C'est sa première journée seul. Durant sa formation, nous avions passé deux jours ensemble. Comme les autres ont dû faire et qu'ils avaient fait avec moi à mes débuts, je lui ai dit qu'il pouvait m'appeler en tout temps, s'il avait besoin. Bien que chacun travaille de façon solitaire dans son autobus, il règne un esprit de corps qui fait en sorte que nous ne sommes jamais seuls sur la route.

— Premièrement relaxe, t'établiras pas de record de vitesse, ni d'efficacité aujourd'hui.

Les nouveaux ont cette manie de vouloir être à l'heure et régler au quart de tour à tout prix dès le départ. Clin d'œil à moi-même.

— Ok, quand tu arrives de la rue principale, tu tournes à gauche au parc de roulottes.

— Oui! Oui! Ça, ça va.

— Passé les boîtes aux lettres, tu tournes à gauche. Après le dépanneur…

— Quel dépanneur?

— Le dépanneur, tu peux pas le manquer. Prends le temps de te localiser.

— Ah! Oui ok.

— Après le dépanneur, c'est à droite au premier stop. Tu vas te tourner dans le rond-point au bout pour être *du bon bord*. William, c'est la première maison à droite en revenant, tout de suite après le dos d'âne.

— Je pense que je ne suis pas à la bonne place.

— Panique pas, on va faire ça ensemble.

— C'est quoi le nom de la rue après le dépanneur?

—Me souviens pas par cœur.

—Ben là! Comment tu veux...

De toute évidence, sa première journée commence mieux pour moi que pour lui...

ÉPILOGUE

Ce matin, c'est le spécial deux œufs bacon, juste lui et moi au resto. Il a onze ans, toute sa tête et tous ses membres. Un grand garçon brillant, constamment le nez fourré partout, il scrute, depuis toujours, le monde qui l'entoure d'un œil attentif et curieux.

Tout près de nous la serveuse s'affaire à préparer une table pour quatre. Nous sommes à l'heure de pointe des déjeuners et les clients vont et viennent de façon presque frénétique. Une fois la table terminée, elle poursuit sa besogne un peu plus loin, une table pour deux.

— Il manque deux chaises, qu'il me dit sur un ton presque réprobateur, comme s'il reprochait à la serveuse de n'avoir fait son travail qu'à moitié.

La table pour quatre qu'elle venait tout juste de préparer à ma gauche n'avait effectivement que deux chaises.

— Je sais pas quoi te dire, il doit bien y avoir une raison, que je lui réponds un peu nonchalant.

— Ben là, c'est con.

À onze ans, il arrive toujours à me surprendre avec ses éclairs de lucidité et l'acuité de ses réflexions sur le monde qui l'entoure. Mais parfois, il a bel et bien son âge et choisit la voie de la provocation pour se faire remarquer. Et, ce genre de jugement rapide et méprisant comme il le fait parfois, me met hors

de moi. Ce matin, cependant, c'est notre déjeuner de gars, je n'ai pas envie de bousiller ce moment alors j'abdique.

Sur cet élan de sagesse, deux hommes en fauteuil roulant passent près de nous pour aller prendre place à cette table où il manquait deux chaises.

— Ah!

Il rougit en réalisant la remarque malveillante qu'il venait de faire.

Quant à moi, je regarde les deux hommes et je me sens comme un gamin, incapable de détourner le regard. Comme si pour la première fois, je voyais quelqu'un se déplacer en roulant. J'en suis presque gêné. Je reviens à mon déjeuner et j'ai l'impression de réaliser pour la première fois que cet univers particulier dans lequel j'ai basculé dépasse largement les frontières de cet autobus où j'ai presque élu domicile. Dans ce lieu, les différences qui distinguent chacun des usagers me semblent désormais si familières que je ne les remarque plus.

Mais ici, dans ce restaurant, loin de mon milieu de travail, sans mon uniforme, ces deux hommes en fauteuil roulant piquent ma curiosité. Je suis étonné de ma réaction. Comme si à l'intérieur du monde dans lequel je gravite toute la semaine durant je m'adaptais, et qu'en dehors de celui-ci je redevenais étranger. Confusion.

— Tu vois bien, il y a une explication pour tout, que je lui lance en revenant à mon café.

L'air de rien, nous avons repris notre discussion : Carey Price est -il vraiment le meilleur gardien? J'ai fini par oublier rapidement

qu'ils étaient là tout près de moi avec leurs handicaps. Ça m'a rassuré. Comme si en oubliant leur présence, je me rappelais que je gravite toujours dans cet univers bien singulier et que celui-ci continue de m'habiter...

Remerciements

Parfois, à partir des autres et avec l'aide des autres, on se réalise. Une idée a germé dans le cœur d'un homme puis a fleuri dans les mains d'un autre. Entre les deux, de la semence aux récoltes, des mains et des cœurs se sont joints pour cultiver ce projet qui voit maintenant le jour. Le mérite se doit alors d'être partagé.

Merci à Monsieur Sylvain d'avoir osé me présenter ce projet. Pour sa confiance aveugle et sa clairvoyance à la fois. Je suis reconnaissant qu'il ait su, depuis le début de l'aventure, voir qu'un chauffeur est bien plus qu'un simple chauffeur. À Christine pour la musique, l'inspiration, pour son implication dans le milieu autant que dans ce projet et, bien sûr, pour son indéfectible confiance. À mes collègues de travail qui, chacun à sa manière, rendent ce métier unique. Sans le savoir, ils ont inspiré ce récit des aventures que nous avons partagées ensemble. À Monsieur Gilles Cloutier pour la correction. À Madame Ghislaine Sylvain pour la dernière lecture. Au Conseil d'Administration de Tarso pour avoir spontanément appuyé ce projet.

Du bon bord se veut également un éloge à tous ces gens qui prennent soin de la vie dans ce qu'elle a de plus fragile, dans ce qu'elle a de plus beau, au delà des apparences. Un éloge à ces gens qui, à un moment ou à un autre, ouvrent leur cœur et osent franchir la ligne pour aller à la rencontre de l'autre. Au delà des protocoles, des chiffres et des numéros, il y a tous ces êtres qui gagnent leur vie en faisant don de soi. Dans ce récit, cette réalité est présentée du point de vue d'un chauffeur. Néanmoins, je suis persuadé qu'elle se partage peu importe la façon dont on accueille la différence, quelle qu'elle soit...

Bonjour Guy,

J'ai terminé la lecture de *ce formidable récit* d'un chauffeur de minibus adaptés.

Carey Price est aussi bon dans le filet que doit être un chauffeur de minibus qui a trois ou quatre passagers handicapés turbulents.

Il faut remercier ce Monsieur pour son récit.

Au plaisir, Guy

Gilles Cloutier
Secrétaire administratif
info@utacq.com

Minibus Tarso.

Photos : Nathalie Vallerand

Photo : Maxpixs

L'équipe Tarso 2015 :

1ere rangée : Daniel Beauregard Jr., Serge Boyer, Suzanne Perron, présidente du Conseil d'administration de Tarso, Mélanie Ferraris Aubin et Daniel Beaulieu.

2eme rangée : Bryan Adam Martone, Christopher Pruneau, Manuel Bénard Vézina, William Rioux Voyer, Yannick Laforest et Michel Robertson.

Sont absents sur la photo, Frédéric Houde et Brian Cataldo.

L'autobus, la route, le temps... et le cœur. Après... Après la mécanique du travail, au-delà de l'itinéraire et derrière les numéros de portes, que se cache-t-il ? Quand la ligne qui définit la description de tâches du chauffeur s'efface et devient aussi vaporeuse et insaisissable que celle de l'horizon, que se passe-t-il ? **« Du bon bord »** est un récit qui vous convie à franchir la ligne pour un voyage entre la route et le cœur dans le monde de la différence et du transport adapté...

Photo : Nathalie Vallerand

YANNICK LAFOREST

Chauffeur chez Tarso Inc.
Service de transport adapté
pour personnes handicapées
et à mobilité réduite.

TARSO